



Un siècle en paroles
Beaumont

(Puy-de-Dôme)

Souvenirs d'habitants, 1910-2010

Préface

Après les différents ouvrages consacrés au patrimoine beaumontois, saluons cette nouvelle publication sur la mémoire orale qui mérite d'être sauvegardée.*

« Chaque fois qu'un griot meurt, c'est toute une bibliothèque qui disparaît », disait le poète africain. Coucher sur le papier ces souvenirs, qui balayent des décennies de la vie de nos concitoyens, permet de garder une trace de ceux qui, souvent anonymes, ont façonné notre ville.

Bien entendu, les témoignages présentés ici sont incomplets, partiels et subjectifs ; seuls quelques-uns d'entre nous ont été sollicités. Il ne s'agissait pas de prétendre, en recueillant les propos de quarante et un habitants de Beaumont, anciens ou plus récents, à un travail exhaustif, pas plus qu'à une démarche scientifique et historique, d'autant plus que les ouvrages précédents avaient déjà été conduits dans ce sens. Pourtant, les propos tenus prennent une valeur générale, dans la mesure où ils témoignent de la façon dont Beaumont s'est peuplé, a grandi et s'est transformé depuis environ un siècle.

La lecture permettra aux plus anciens de se remémorer leurs propres souvenirs, et aux plus jeunes d'essayer de comprendre de quoi ce passé était fait.

Cette mosaïque du peuplement de notre cité, et sa transformation depuis une période somme toute assez récente, permettent de mieux comprendre là où nous en sommes aujourd'hui.

François Saint-André,

Maire de Beaumont,

Vice-président de Clermont Communauté

*Ouvrages déjà édités :

• sur l'histoire locale :

Du village à la ville, Beaumont, Histoire et patrimoine, 2004 (épuisé) ;

L'abbaye Saint-Pierre de Beaumont, Une communauté de religieuses bénédictines du Moyen Âge à 1792, 2006 (disponible en mairie) ;

• sur le patrimoine naturel :

Le Chemin Vert, Beaumont, Un regard singulier, 2007 (disponible en mairie) ;

Les mémoires de l'eau, Beaumont, Hydrogéologie, hydrologie et hydraulique, 2009 (disponible en mairie).

Préambule

Pour mieux connaître la communauté beaumontoise et – objectif à la base de ce projet – la rémanence de « son » XX^e siècle, rien de tel que d'aller à la rencontre de ses habitants, chez eux, de les entendre raconter la vigne, la guerre, l'évolution urbaine et démographique depuis les années 1920 jusqu'à aujourd'hui... Sans oublier de regarder les objets et les documents qu'ils acceptent de montrer, ce qui ajoute quelques touches réalistes à des récits parfois incroyables aux oreilles les plus jeunes. Peu à peu, comme à la lecture d'un roman, un univers se dessine, avec son épaisseur, ses mystères et ses personnages...

Presentis par un comité de pilotage pluraliste et attentif, quarante et un habitantes et habitants de Beaumont ont ainsi accepté de piocher quelques heures dans leurs mémoires, et parfois leurs jardins secrets... Tour à tour souriantes, émues ou vibrantes, leurs voix ont mis en perspective le portrait d'une cité qui, en un siècle, a beaucoup changé mais gardé son charme et son âme : toujours riche de sa verdure et surtout accueillante, tant aux nouveaux venus de l'exode rural qu'aux immigrants en mal de travail ou de liberté. Dans la richesse et le foisonnement de leurs propos, il a fallu choisir et l'on a privilégié la publication de ce qui relevait de la mémoire commune, réparti en quatre chapitres thématiques. Chacun s'ouvre par un rappel historique précis. Puis, avec la part d'incertitude inhérente à tout témoignage humain, s'égrènent les réminiscences des grands événements comme des « toutes petites histoires » : voici quelques souvenirs d'un siècle à Beaumont...

Sommaire

<i>1 ~ LE VILLAGE - Vigne, jardins et dancings</i>	page 1
<i>2 ~ LE PEUPEMENT - Une commune accueillante</i>	page 9
<i>3 ~ LA GUERRE DE 1939-1945 - Les années sombres</i>	page 18
<i>4 ~ LE DÉVELOPPEMENT - Quand la ville s'étend</i>	page 24
Épilogue	
<i>2010 : paroles de nouveaux Beaumontois...</i>	page 32

Photographie de couverture :

Beaumont vers 1948, photographie aérienne depuis le sud-ouest (phot. Léon Gendre).

LE VILLAGE ~ 1

Introduction

« *Un bon vin se boit à Beaumont* » ; « *Les vrais cornards s'achètent chez les commerçants de Beaumont* » : ces slogans furent souvent repris au cours des années 1950-1960 sur les affiches de la fête annuelle des Cornards. Jusqu'au début des années 1950, la dénomination « fête patronale » désignait plus officiellement cette manifestation pascalle. Mais le terme « cornard » était préféré officieusement, avec tous ses sous-entendus cocasses. L'intronisation en 1962 de Cornard I^{er} raffermi la tradition. Aujourd'hui, les brioches à cornes (les fameux Cornards) accompagnent toujours les joyeuses libations.

Ces festivités, dont l'origine n'est pas précisément datée, jouissaient déjà d'une solide réputation à la fin du XIX^e siècle. Des articles parus dans *Le Moniteur du Puy-de-Dôme* l'attestent : « *rarement nous avons vu tant à Beaumont que sur les routes qui donnent accès à cette jolie localité une foule plus compacte [...]. Pendant toute l'après-midi [du lundi de Pâques], landaus, victorias, breaks [...] ont été pris d'assaut et se sont livrés, sur la route de Beaumont, à des courses folles. C'était à qui arriverait le premier à la fête afin de pouvoir redescendre à Clermont opérer un nouveau chargement [...]. Lutteurs, somnambules, loteries, chevaux de bois ont sans relâche [...] encaissé de gros sous. Quant aux bals – chaque limonadier avait son ménestrier – ils ont été des plus gais. [...] On a dansé ferme toute la soirée et une grande partie de la nuit tout en vidant des bouteilles des excellents vins du cru et en mangeant force cornards* » (5 avril 1893 et 10 avril 1895). Des sociétés locales de musique participèrent aux réjouissances : à la fanfare *Les Vignerons*, fondée vers 1870, succédèrent dans l'Entre-deux-guerres la clique *Le Réveil Beaumontois* et *L'Entente musicale beaumontoise*. Après une première période d'activité dans les années 1950, l'harmonie et batterie-fanfare *Chantecler* eut beaucoup de succès de 1961 à 1982.

Grâce à son caractère champêtre et à sa proximité, Beaumont servait de lieu de villégiature pour une partie de la population clermontoise. Cette attractivité fut confortée par la mise en service, le 1^{er} juin 1914, de la ligne de tramway reliant Clermont à Beaumont par la route nationale 89. De nombreux établissements offraient leurs services : entre 1891 et 1969, la commune posséda de sept à treize cafés et restaurants. Les excursionnistes levalaient le coude aussi bien que la clientèle locale. En 1954, il existait par exemple *Les Châtaigniers*, *Le Chalet*, *Le Petit Nice*, *La Chapelle*, les cafés du Tramway et du Globe, l'auberge des Roches-Brunes, etc. Les plus importants de ces commerces étaient implantés le long de la route nationale. *Les Tilleuls*, *Les Charmilles-Dancing Pachon*, ou *La Cigale-Dancing Café* proposaient de grandes salles pour les mariages, les banquets, les réunions ou les bals. En exploitation de 1942 au milieu des années 1960, le cinéma *Le Beaumont* (5 rue Nationale) offrit de nouvelles distractions.

Le paysage où prédominèrent longtemps les vignes, l'existence de la fête des Cornards et des cafés-dancings contribuèrent probablement à la survivance de l'image d'un « Beaumont village vigneron ». Pourtant, le XX^e siècle a vu la disparition quasi totale de son vignoble. En 1831, celui-ci s'étendait sur 263 hectares*. Après avoir profité à partir de 1864 de la destruction des vignes du Midi de la France par le phylloxéra, la viticulture puydômoise fut à son tour ravagée par ce fléau de 1893 à 1895. Comme ailleurs, les vignerons beaumontois replantèrent en utilisant presque toujours des plants américains greffés. En 1913, les vignes couvraient à nouveau 234 hectares sur les 401 que compte le territoire communal. Mais cet effort fit long feu. Les milliers de parcelles vinifères très exiguës étaient exploitées

* Voir le quatrième chapitre de la brochure *Du village à la ville, Beaumont, Histoire et patrimoine*, 2004.

par des centaines de propriétaires qui pour la plupart ne possédaient que quelques ares. La production dominée par le cépage gamay privilégiait la quantité. Ces bases fragiles ne résistèrent pas aux mutations économiques et sociales françaises. De 1907 à 1910 survinrent des attaques majeures de maladies (l'oïdium et le mildiou). Une grave crise de surproduction – due à la baisse de la consommation des vins de médiocre qualité – engendra des révoltes dans le Sud-Ouest. La guerre de 1914-1918 décima les rangs de la paysannerie. L'exode rural, corollaire de l'industrialisation, s'accrut dans les années 1920. Comme les autres communes viticoles du Puy-de-Dôme, Beaumont subit de plein fouet ces bouleversements. Trop morcelées, trop petites, sans notoriété autre que locale, les exploitations n'étaient pas viables. À l'échelle du département, une tentative de regroupement eut pourtant lieu avec la fondation en 1935 de la cave-coopérative *La Clermontoise*. Située à Aubière, elle réunit jusqu'à 550 adhérents dont la majorité était des ouvriers-paysans d'Aubière, Lempdes et Cournon.

Victime en outre de la pression immobilière et, après 1950, des grandes opérations d'urbanisme, le vignoble beaumontois régressa rapidement. Le prix du terrain à construire était devenu très supérieur à celui des terres agricoles, et la rentabilité trop faible. Au lendemain de la Seconde guerre mondiale, la vigne ne couvrait plus sur la commune qu'environ 98 hectares. Cette surface diminua de moitié en 15 ans avec 43 hectares mesurés en 1963. Seuls 8,5 hectares subsistent aujourd'hui. Toutefois, ces chiffres ne doivent pas dissimuler qu'une tradition vigneronne se maintint jusqu'au début des années 1960 grâce à la « double activité ». Outre leurs jardins, de nombreux ouvriers continuèrent de cultiver des lopins de vigne, en complément de leur travail salarié dans des usines clermontoises. Ainsi, en 1960, pas moins de 145 Beaumontois déclarèrent une production de vin, souvent inférieure à trois hectolitres et constituée essentiellement de rouge, de rosé, et parfois de blanc.

La viticulture beaumontoise ne céda pas toujours directement la place à l'urbanisation. Confrontés à la mévente du vin, des exploitants agricoles déracinèrent les ceps pour se tourner vers d'autres cultures. Des primes à l'arrachage encouragèrent cette pratique. La superficie totale des terres labourables passa de 74 hectares en 1913 à 145 hectares en 1963. La surface occupée par des jardins augmenta également : 5 hectares en 1913,

25 hectares en 1963. Cette progression refléta la multiplication des potagers familiaux liés à la croissance démographique, mais aussi le développement du maraîchage. Les asperges tinrent notamment une grande place (avec par exemple 6 hectares cultivés en 1929). Les légumes récoltés alimentaient les marchés de Clermont-Ferrand. De leur côté, les vergers résistèrent bien. Pommiers à cidre, poiriers, cerisiers, pêchers, etc., couvraient en 1963 comme en 1913 près de 43 hectares. Les confiseries industrielles clermontoises assurèrent jusqu'aux années 1970 un débouché pour les fruits cueillis.

Ainsi, à la régression de la viticulture répondit le développement d'une polyculture étriquée. Très fragile économiquement, celle-ci ne fut toutefois qu'une étape avant l'urbanisation car les petites exploitations ne pouvaient guère évoluer. L'outillage mécanique se résumait à quelques machines non motorisées, l'appareil le plus répandu étant sans surprise le pulvérisateur. La traction animale resta longtemps la seule employée : en 1929, la commune comptait 43 chevaux, 4 mulets et 12 ânes. Dans les années 1950, il n'y avait toujours aucun tracteur mais encore 14 chevaux, un âne et deux bœufs de travail. Le cheptel beaumontois comprenait aussi des vaches laitières (37 en 1929, 14 en 1960), des dizaines de porcs et de chèvres, et une grande quantité de volaille.

Le paysage et les travaux liés à l'agriculture, les vendanges, la présence ponctuelle des bouilleurs de cru, les animaux de ferme, l'architecture du bourg ancien avec ses étables, granges, écuries, ses maisons abritant des cuvages, des caves, du matériel vinaire : autant d'éléments qui maintinrent une ambiance agreste. Pourtant, statistiquement, dès les années 1920, la réalité sociale et économique de Beaumont n'était déjà plus celle d'une commune rurale mais bien celle d'une commune périurbaine. Le dénombrement de 1926 le démontra : si 183 Beaumontois et Beaumontois déclarèrent alors travailler dans l'agriculture, ils étaient déjà près de 400 à être salariés des industries clermontoises de transformation du caoutchouc (Michelin, Bergougnan, Torrilhon, Conchon-Quinette). En ajoutant à ce chiffre les autres professions déclarées – ouvriers de diverses industries, manœuvres du secteur du bâtiment, artisans, commerçants et professions libérales – un constat s'impose : dès cette époque, le séculaire Beaumont campagnard avait vécu.

LE VILLAGE

Vigne, jardins et dancings

« On n'était que trois à avoir une moto. »

Lucie et Henri Bouchet

Fruits et légumes pour le marché Saint-Pierre

Henri Bouchet est issu d'une très vieille famille beaumontoise : « Mon grand-père, mon père, nous sommes tous nés dans la rue Saint-Verny. Mon arrière-grand-père était beaumontois aussi. C'étaient des paysans qui cultivaient de la vigne, ils avaient des vaches, des pommiers, des cerisiers. Ma grand-mère descendait vendre ses fruits au marché Saint-Pierre, à Clermont. »

Les parents d'Henri font le commerce des vaches et du lait : « Jusqu'en 1953, matin et soir les gens venaient chercher le lait à la ferme avec leurs bidons. » Ils n'ont pas le temps de s'occuper d'Henri qui, à huit ans, entre en pension à Clermont, puis à Giat pendant la guerre. Il fréquente l'école jusqu'à 15 ans, puis travaille avec son père jusqu'à 19 ans : « Pendant la guerre, il n'y avait pas de camions, on ramenait les bêtes de Giat, de Saint-Gervais, on les emmenait aux foires à Ennezat, à Riom, tout ça à pied ! Il fallait se lever à 4 heures du matin, et boire beaucoup : on payait chaque achat avec un grand portefeuille plein de billets, et il fallait boire un canon à chaque fois. Ma mère n'a pas voulu que je continue marchand de bestiaux, et mon père a arrêté en 1957. » Henri Bouchet travaille alors dans la confection à Clermont, dont dix-sept ans chez Conchon-Quinette : « J'y allais en tram, ou plus souvent en Motobécane 175 – à Beaumont, on n'était que trois à avoir une moto. »

En 1955, Henri épouse Lucie, qui descendait de Romagnat à pied pour aller danser aux Tilleuls. Elle se souvient : « Quand je suis arrivée à Beaumont, tous les matins j'allais chez M. Bonnichon, au Casino. Il y avait aussi un Économat, des bouchers... En faisant les courses, on se retrouvait, on parlait. » Lucie Bouchet garde des enfants. Depuis qu'il est marié, Henri fait le jardin et sa femme ramasse les fruits et les légumes : « Tous les jours, je les apportais à une dame espagnole qui les vendait au marché Saint Pierre. Son mari descendait le chargement à vélo, avec une remorque Michelin. » Le matin, avant de partir, Henri attachait l'échelle dans le cerisier pour que Lucie ramasse les fruits qu'elle portait à la vendeuse avec deux gros paniers.



André Mestre

Petits vins et belles fontaines

André Mestre naît en 1931. Ses parents habitent, dans la rue Nationale, la maison qui abrite actuellement le café Mage. Son père est originaire de Haute-Loire, mais sa mère est déjà beaumontoise. Sa grand-mère maternelle travaille chez Michelin et son grand-père, paysan, a un jardin et des vignes.

En 1936, André perd son papa ; sa mère, elle aussi salariée chez Michelin, le confie aux grands-parents qui vivent dans le quartier des Chauffours. Le travail de la terre l'a particulièrement marqué. *« Je menais dans la vigne Gamain, le cheval de mon grand-père. Pour les vendanges, on réunissait beaucoup d'amis et de famille. On faisait un peu la fête, mais bien sûr il fallait travailler. Ce jour-là, ma grand-mère amenait chez le boulanger un grand plat à cuire au four. Il y avait un boulanger sur la place de l'Église, M. Rivet, et puis la boulangerie Gravière aussi. La récolte n'était pas énorme, on faisait une cuve. Le vin n'était pas de grande qualité ; mon grand-père en faisait une*

« deuxième cuvée » en rajoutant de l'eau et du sucre pour faire, disons, une piquette : ce n'était pas des vins à vendre... »

« Il y avait une petite équipe de foot ; le terrain se trouvait à l'emplacement de l'école actuelle, au Grand champ. Il a été déplacé au Champ Madame, en attendant les terrains de l'Artière. » Les jardins successifs d'André, eux aussi, ont bougé : *« J'ai été exproprié trois fois : de mon premier jardin rue du Masage, on y a fait l'école ; puis de celui qui me venait de mes grands-parents, au Pastreuil, on y a fait un rond-point. En remplacement, on m'en a donné un au Pourliat : on y a fait le bassin d'orage. J'en ai acheté un plus petit, rue du Bray, que j'ai toujours. »* Sur les anciens terrains de son grand-père, au Mas ou au Riboulet, se trouvent aujourd'hui des zones d'activités ou des maisons.

« Chez mes grands-parents, on n'avait même pas l'eau au robinet, mais un puits. Il y avait aussi les fontaines, dont beaucoup ont disparu, comme celle de l'esplanade des Chauffours, et aussi la borne-fontaine, qu'on actionnait en tournant. Au lavoir de la place d'Armes, ma grand-mère rinçait son linge. Les égouts n'existaient pas. Quand j'ai acheté ici, derrière, contre l'église, se trouvaient les w.-c. publics, où les gens vidaient leurs pots de chambre, » se rappelle-t-il avant de conclure : *« Il n'y avait pas la télévision, on se couchait plus tôt que maintenant. »*

Liliane Béclair

Le pot au lait et le « pillaro »

Née en 1940, Liliane Béclair vécut enfant à Beaumont, au 3 bis de la rue Saint-Verny, et revint habiter cette maison familiale dans les années quatre-vingt. *« Le clocher de Beaumont, dit-elle en riant, m'était indispensable. »* Lorsque ses grands-parents du Limousin y arrivèrent au tout début des années 1920, ils achetèrent une grande maison, au n° 3, dont ils occupèrent un des appartements, prenant des locataires pour les autres. Ils aménagèrent ensuite la grange voisine, le 3 bis, pour l'habiter. Commerçant au début du siècle, le grand-père était revenu invalide de la guerre de 1914-1918, et il mourut jeune. Pour le soigner, il fallut d'ailleurs vendre une partie du terrain attenant. Sa veuve Amélie vécut par la suite chichement de ses loyers, élevant deux garçons. Bien des années plus tard, sa sœur aînée, Jeanne, ancienne directrice d'école dans le Limousin, vint vivre avec elle à Beaumont.



Amélie avait au fond de la rue des Collonges une basse-cour et un jardin potager, qu'elle nommait « *le jardin du lavoir : il était en face d'un lavoir où elle allait puiser l'eau avec une boîte de conserve* ». Pour fumer ses fraises, elle ramassait le crottin des chevaux dans la rue – plutôt un chemin, à l'époque –, « *ce qui nous faisait tellement honte, avec ma sœur !* » Le lavoir était alimenté par l'Artière, et Liliane se souvient très bien des femmes y lavant le linge juste après la guerre. On voyait là beaucoup d'animaux, dont les chevaux pour tirer des charrettes. « Il y a encore dans la rue des Collonges une grande maison carrée, la ferme Ménérol, où les gens allaient avec leur pot chercher du lait. Les vaches pâturaient dans les prés, à l'emplacement actuel des maisons « Castor ». »

Sa première école, lorsqu'elle avait six ans, était un cours privé, situé à la place de l'actuelle maison paroissiale dans la rue d'Alsace, à côté de l'école Jean-Zay. Liliane garde le souvenir « *d'une institutrice qui prenait plaisir à faire pleurer les enfants. Elle ramassait leurs larmes dans un flacon en le plaçant sous les yeux, et disait qu'à la fin de l'année, le flacon serait plein.* » Elle a d'autres souvenirs plus drôles. « *Comme il n'y avait pas de voitures, les garçons fabriquaient des planches à roulettes, et on descendait du haut de la rue Saint-Verny jusqu'à l'église basse, en tournant rue des Roches. Évidemment, on ne pourrait plus le faire aujourd'hui.* »



Des files de voitures d'enfants s'alignaient dans le couloir de sa maison, car « *au n° 3, le rez-de-chaussée était occupé par une consultation pour nourrissons – était-ce la Croix-Rouge ou la municipalité ?* » Autres souvenirs, celui du « pillaro », l'homme qui achetait les peaux de lapin. « *Il se signalait en criant « Pillaro, pillaro ! » en passant dans la rue, et les parents disaient aux enfants : « Si tu n'es pas sage, je te vendrai au pillaro.* » Et celui du tambour de ville : *les gens ouvraient les fenêtres lorsqu'ils l'entendaient, il s'arrêtait à tous les coins de rues et faisait les annonces de la mairie.* »

René Gravière

« *La rue, la meilleure école* »

Arrivé à Beaumont à onze mois, en 1937, René Gravière y a vécu jusqu'en 1966. « *Il faut voir le monde qu'il y avait pendant la guerre : 14 locataires dans l'immeuble de la boulangerie de mon père, rue de la République !* » La commune était surpeuplée, avec notamment des Italiens, quelques Polonais et surtout beaucoup d'Espagnols arrivés en 1936 : « *J'ai été élevé avec eux, sans problème.* » Vinrent ensuite des gens des campagnes auvergnates, venus pour travailler à Clermont. Tout ce monde entra et sortait de chez son père, rue de la République, chargé de grandes brassées de pain : « *Ce n'était pas pour rien qu'il y avait trois boulangeries dans le centre : c'était un pays qui vivait.* » Il n'y avait pas une maison inoccupée : « *Les gens vivaient les uns sur les autres, pas de salle de bain, pas de tout à l'égout, ni de w.-c. On allait plus volontiers au café, les jeunes ne restaient à la maison que pour dormir.* » Les enfants n'étaient pas de reste : « *La place de l'église n'était pas goudronnée, on y jouait aux billes. Les poules étaient en liberté. On vivait dans la rue, c'était la meilleure école. On était connu de tout le monde, alors il ne fallait pas trop en faire !* »

Les Espagnols étaient arrivés dans un grand dénuement, et du coup les pommes de terre étaient cultivées jusque sous Montrognon. Pas une parcelle n'était en friche. Les terrains près de la rivière étaient très prisés, « *mais là-haut, il fallait trimbaler l'eau !* » René Gravière a beaucoup vendangé : « *Ça durait bien quinze jours, avec la famille, les amis. C'était un peu la fête, c'était marrant, on se mettait en slip et on allait fouler le vin dans les cuves.* » Comme il n'y avait pas de four dans les cuisines, « *à la boulangerie, les gens venaient faire cuire les gros*



plats des vendanges, 20 kg de pommes de terre et un morceau de viande au milieu. » Le four servait en d'autres occasions : *« Contre quelques centimes, les gens venaient faire cuire leur dîner.* » Et on y apportait aussi les « milliards » à la période des cerises, abondantes : *« Un grossiste montait tous les soirs d'Aubière pour les acheter. Et il ne s'en perdait pas une miette. »*

Nicole Fournial

La « banlieue dansante » de Clermont

Nicole Fournial habite Beaumont depuis l'âge de huit ans, lorsque sa famille s'y réfugia en 1944 pour fuir les bombardements à Clermont. Elle connut l'école, puis les trajets en tram pour aller au lycée Jeanne d'Arc... Quand sa famille s'installa rue Victor-Hugo, il n'y avait pas encore l'eau courante mais de belles petites fontaines, comme dans tous les quartiers. Il en reste peu, certaines ont été déplacées, d'autres servent de bacs à fleurs. Dans le grand lavoir couvert, place d'Armes, vingt laveuses pouvaient travailler ensemble. Le four banal dans la rue du Terrail n'existe plus ; et il y en avait un autre dans l'ancienne abbaye, un four immense et très bien construit, que « Les amis de Beaumont » ont nettoyé et font visiter. Elle aimait bien aussi le château ancien, démoli à son grand regret, là où s'élève aujourd'hui le centre AFPA.

Le « potager » de Beaumont se situait entre le vieux bourg et l'Artière. Cette zone n'a pas été construite et le jardinage y revient à la mode. De l'autre côté, sur le plateau du Massage, les vignes et les vergers ont été remplacés par le collège et des lotissements. Mais la commune est restée longtemps rurale : *« Les dames de Beaumont descendaient à Clermont le samedi matin avec leurs paniers, pour vendre les produits de leurs jardins. On les appelait les « Mémés ». »*

C'est dans le vieux bourg que les riches vigneronniers avaient leurs maisons. Certaines sont restées à l'identique, d'autres ont été rachetées et modifiées comme celle des beaux-parents de Nicole, une maison de paysans avec un cuvage en contrebas, deux étages de caves et des escaliers taillés dans le rocher. Mais parfois, les caves ont été comblées par les nouveaux acquéreurs.

La châtaigneraie, dans le haut de Beaumont, était un coin de promenade apprécié des habitants. Il n'en reste qu'une partie. *« Quand j'étais petite, des fêtes y étaient organisées. C'était après la guerre, les gens avaient envie de se distraire. »* Beaumont était la banlieue de Clermont et les gens venaient y danser, c'était une tradition : à la Cigale, place de la Croix-Neuve, où se sont rencontrés ses parents, au dancing Pachon et à celui des Tilleuls, vers la mairie. Les gens venaient aussi pour la fête des Cornards. Et il y avait des petits bistros, comme celui de M. et Mme Bacconnet dans la rue Nationale, « chez Tintin », où l'on se rendait après la messe.

Jacques Courageot

Chantecler : Beaumont en fanfare

Né en 1944 à Clermont, « où j'ai presque inauguré la maternité de l'Hôtel-Dieu », Jacques Courageot raconte l'histoire de la batterie fanfare Chantecler, dont il fut le dernier président : *« Ça commence en 1947 ou 48, mais officiellement en 1950. »* Le fondateur, directeur et tambour-major, « Robert Boucheix, dit « Bébène », était l'âme de Chantecler ». Faut de moyens, la fanfare reste en sommeil de 1953 à 1958, puis redémarre et figure dès 1960 au classement national de la Confédération française des batteries fanfares. *« Elle était florissante dans les années 1960, et c'était un modèle pour les communes voisines. On répétait deux fois par semaine, et encore davantage dans les*

périodes de concours, avec les séances de marche au pas, au stade... Pendant trente ans, les récompenses se sont accumulées ; vers 1970, il y avait environ 80 musiciens. »

Pourquoi un tel succès ? *« D'abord parce qu'on a été les premiers à jouer des morceaux de la batterie fanfare de la Musique de l'Air. »* Ce répertoire original et très novateur provoqua à l'époque un vrai bouleversement culturel chez les formations d'amateurs. *« Pourtant, cinq ou six musiciens, au plus, connaissaient réellement le solfège, et les autres, pour la plupart, ne jouaient qu'à l'oreille. Mais avec ces morceaux qui étaient bien au-dessus de notre catégorie, on sortait de la « clique à papa » ! »* Sans toutefois rivaliser avec les formations des « grandes » régions à fanfares que sont le Nord et l'Est de la France, Chantecler enchaîne concours et festivals à travers le pays – Montpellier, Chambéry, Tours, Rochefort, Tarbes, les Sables d'Olonne, Montcaules-Mines, Chinon... –, sans négliger les réjouissances et obligations locales : fête de la jeunesse à Clermont, carnivals de Clermont, de Cournon, corso fleuri d'Issoire, défilés du 11 novembre, etc. Souvenirs



des années fastes, un disque 45 tours est enregistré en 1967 au cinéma clermontois Le Paris, et un 33 tours en 1970.

Et puis, comme nombre d'autres batteries fanfares, la troupe est alors majoritairement constituée de jeunes, et le fonctionnement de Chantecler a une forte dimension familiale : *« Les familles suivaient les déplacements, et c'était souvent leur première occasion de sortir du village ; je me souviens qu'en 1965, à Palavas, sur 25 ou 30 gamins, deux seulement avaient déjà vu la mer ! »* Mais l'école de musique interne à Chantecler périclité, *« faute de moyens et d'efforts »*, et c'est la commune qui prend le relais. *« Petit à petit, il n'y a plus eu de nouveaux jeunes à la fanfare, et à la fin il y avait beaucoup moins de Beaumontois, moins de motivation... »* La batterie fanfare a cessé son activité en 1993.

Étienne Boige

Sur les murs de la maison, quelques-unes des œuvres du peintre s'offrent au regard, dont une vue de l'église de Beaumont avec son ancien clocher : c'était avant 1958, année du coup de foudre : *« Le 40 000 volts est tombé sur la basse tension. Même le compteur fermé, ça s'allumait. L'éclair s'allumait et ne s'éteignait pas, les fils devenaient rouges et tombaient dans la rue. »*

Jean Imbaud

Son métier de menuisier lui prend du temps et de l'énergie, mais pas tout : il en reste pour la vie associative. *« J'ai beaucoup aimé ça, surtout le comité des fêtes ; j'y ai participé plus de trente ans. »* Chaque année, la grande affaire c'était la fête des Cornards et la fabrication des chars. *« Cela a commencé quand on m'a apporté une calèche à restaurer... C'était intéressant, il y avait une bonne équipe, et une bonne entente entre les Français d'origine, les Italiens et les autres, qui étaient souvent des travailleurs manuels. C'était assez prenant, avec parfois une réunion chaque jour ! Il y avait moins d'associations qu'aujourd'hui, et pourtant je crois que les gens s'y investissaient plus, et plus longtemps. Et puis Clermont n'est pas loin : c'est devenu de plus en plus difficile de garder les jeunes, pour le sport comme pour les autres activités... Enfin, avec ces Cornards, on a beaucoup travaillé mais on s'est bien amusé ! »*

Adeline et Jean-Christophe Brustel

Un village d'aujourd'hui

Venus comme étudiants en 1993, Adeline et Jean-Christophe s'installent « pour de bon » à Beaumont en 1998, dans la rue Debussy. *« Dans notre lotissement, les gens qu'on connaît sont tous arrivés en même temps, on a fait ensemble nos premières armes de tapisserie et de peinture. »* C'est ainsi que le « club Debussy » voit le jour, informel mais solidaire, fait d'échanges quotidiens : petits repas, apéros, coups de main pour les travaux ou les soins aux animaux des absents. Sans oublier les fêtes : *« Une fois, on a fait Noël au mois d'août. On a décoré un sapin et commandé deux dindes qu'on a eu du mal à trouver, on a mis des cadeaux et mangé une bûche qui restait au fond d'un congélateur. Certains en parlent encore, c'était avant qu'on fasse une fête avec tout le quartier, on n'était qu'une quinzaine dans la rue. »* Maintenant, au-delà du « noyau dur », ce sont une trentaine de familles de la rue et des petites impasses alentour qui partagent chaque année un repas en plein air.

Le club traverse les générations, il a même son conseil des sages : *« Dès que quelqu'un a une idée ou une question, il en parle aux autres. Nos familles ne sont pas sur place, et il y a toute une transmission qui ne peut pas se faire avec elles. Ici, on a un papy, une mamy d'adoption. »*



Le jour où il n'y a pas école, on traverse la rue et ça s'arrange. » Les enfants du club Debussy se regroupent par vagues d'âge, partageant les activités et les espaces verts publics. Non loin, le Chemin Vert tisse aussi du lien entre générations : *« Tout au long, on côtoie des retraités qui font un petit jardin, et tout un réseau social s'est créé. Les jeunes écoutent les conseils de jardinage des anciens, c'est l'occasion de partager leur expérience. »*

LE PEUPELEMENT ~ 2

Introduction

En 1919, le maire Joseph Daupeyroux faisait ce constat réaliste : « [avec le tramway] nous sommes devenus [un] faubourg de Clermont et en dix minutes nous nous rendons au centre de la ville ». Si Beaumont avait été situé loin de toute grande agglomération, il aurait subi sans rémission l'exode rural commun aux bourgs des campagnes viticoles du Puy-de-Dôme. La commune connut très tôt le phénomène avec 1 919 habitants dénombrés en 1846 et seulement 1 251 en 1906. L'une des causes de cette érosion démographique paraît être l'immédiate proximité de Clermont-Ferrand et de ses emplois. Journaliers ou pauvres vigneronns trouvèrent là de nouveaux moyens de subsistance. Mais certains habitants n'hésitèrent pas à émigrer très loin, par exemple ces deux Beaumontoises âgées de 44 et 50 ans qui obtinrent vers 1863 un « passe-port » pour Oran, ou le sieur Maradeix-Ligier qui déclara en 1878 partir s'installer à « *New Providence, Indiana, États-Unis d'Amérique* ».

Après 1906, la tendance s'inversa. La commune a depuis pleinement profité de l'attractivité de l'aire urbaine clermontoise, qui est passée de 96 955 habitants en 1921 à 409 558 en 1999. Aujourd'hui, les 12 832 Beaumontoises et Beaumontois recensés sont dix fois plus nombreux qu'il y a un siècle. Comme pour l'ensemble de l'agglomération, cette évolution fut ponctuée d'accélération et de paliers. Avec 1 578 administrés en 1921 et 2 345 en 1926, Beaumont connut un taux de croissance démographique de 48 %. Un deuxième pic (+ 34 %) se produisit vers 1940 (3 723 personnes en 1946), puis un troisième entre 1954 et 1962, avec un bond de 4 405 à 6 297 résidents (+ 43 %). Après 1975, si le cœur de l'agglomération – Clermont-Ferrand – se dépeupla, Beaumont poursuivit comme le reste de la couronne urbaine sa progression selon un rythme annuel de 0,5 à 2,1 %.

Depuis 1906, l'essor démographique beaumontois repose essentiellement sur un solde migratoire positif. En effet, le nom-

bre de nouveaux arrivants dépasse de beaucoup l'accroissement naturel (le rapport entre les naissances et les décès au sein de la population municipale). Conséquence de la rapide augmentation et d'une forte mobilité, lors de chaque recensement, près de la moitié des habitants de la commune y réside depuis moins de dix ans. Avec cet intense brassage de population, les Beaumontois « de souche » sont devenus dès le début des années 1920 très minoritaires par rapport aux Beaumontois « d'adoption ». Les chiffres l'attestent : Beaumont est une terre d'accueil.

Les migrants « de l'intérieur » ont toujours prédominé. Les échanges de population furent et restent nombreux avec les communes voisines. Des personnes originaires du reste du département du Puy-de-Dôme et de l'Auvergne, et dans une moindre mesure de l'ensemble de la France, contribuent toujours au peuplement. Des expatriés continuent également de s'installer. Les archives témoignent des débuts de cette immigration. Arthur Neylan, Suisse, mécanicien, s'installa à Beaumont en 1901 ; Emma Klezl, Autrichienne, exerça à partir de 1914 la profession de domestique ; Angelo Bertoncini, Italien, plâtrier-peintre, arriva en 1912. De 1919 à 1923, quarante-neuf habitants de nationalité étrangère furent enregistrés à Beaumont. En 1929, la commune comptait 302 Espagnols, 93 Italiens, quatre Portugais et sept Suisses, soit au total 406 individus dont 145 hommes, 110 femmes et 151 enfants. Outre les naissances survenues à Beaumont après l'installation des parents, des regroupements familiaux avaient eu lieu. Dans les années 1960-1970, des Portugaises et Portugais grossirent à leur tour les rangs de la population municipale. En 2007, 285 personnes de nationalité étrangère vivaient sur la commune. Venue de France ou de plus loin, la migration qui peupla Beaumont au XX^e siècle était avant tout de nature économique : les nouveaux venus souhaitaient

accéder par leur labeur à un meilleur niveau de vie. Toutefois, certains durent fuir les dictateurs qui sévissaient dans leur pays, Mussolini, Franco ou Salazar.

Des années 1920 à la fin des années 1960, la population active beaumontoise se composa surtout d'ouvriers des industries caoutchoutières et du bâtiment. Souvent issus des campagnes – quelle qu'ait été leur nationalité – ces travailleurs et leur famille trouvèrent à Beaumont des conditions adaptées à leurs modestes moyens. Exiguës, manquant de confort, favorisant la promiscuité, les habitations du bourg ancien se louaient et se vendaient à des prix relativement bas. Si des ménages plus fortunés s'installèrent progressivement dans les nouvelles maisons et les petits immeubles construits d'abord au nord de la commune, le bourg concentra jusqu'au lendemain de la Seconde guerre mondiale la majorité des résidents. Ce secteur peu étendu avait une forte densité de peuplement, d'autant que le nombre moyen de personnes par ménage était élevé (encore 3,22 individus par logement en 1962 contre seulement 2 en 2007). Et avec le *baby-boom*, les étroites rues servirent jusqu'à la fin des années 1960 de terrain de jeux à une multitude d'enfants.

Pour subvenir aux besoins quotidiens de la population, Beaumont comptait beaucoup de commerçants et d'artisans : soixante-dix-huit par exemple en 1935 et cent seize en 1969, souvent situés à proximité et dans le bourg ancien. Les magasins alimentaires furent nombreux : suivant les périodes exercèrent jusqu'à dix épiciers, six bouchers et charcutiers, quatre boulangers et cinq primeurs (fruits et légumes). Parmi les artisans se trouvaient des forgerons (3*), des ferblantiers (3), des cordonniers (4), des tailleurs (4). Le secteur de la construction joua un rôle de plus en plus important avec des maçons (10), des menuisiers (4), des plombiers-zingueurs (5), des entrepreneurs de chauffage central (4), des plâtriers-peintres (4), des serruriers (4), des électriciens (2). L'Entre-deux-guerres vit la diversification des métiers avec l'installation de pharmaciens (3), de coiffeurs (6), des commerces de mercerie et lingerie (3), de garages automobiles (4). Aujourd'hui, Beaumont dispose de plus de 350 commerçants, artisans, membres de professions libérales et entreprises diverses, mais ils sont dispersés sur l'ensemble du territoire communal. Il n'existe donc plus de

* Les chiffres entre parenthèses indiquent le nombre le plus élevé atteint pour chaque profession citée, entre 1900 et 1969.

forte concentration commerciale dans un secteur précis, analogue à celle que le bourg ancien proposait.

L'ouverture du supermarché SUMA au Grand Champ (26 novembre 1970) pourrait être choisie comme jalon historique. Avec les établissements similaires mis en service à cette époque dans l'agglomération clermontoise, le magasin proposa une formule plus adaptée aux nouveaux modes de vie. Alors qu'une grande partie de la commune se couvrait de maisons individuelles, le vieux village se dévitalisa peu à peu. Il perdit la plupart de ses commerces et un grand nombre d'habitants (856 personnes en 1975, 547 en 1990, 517 en 1999). Son poids démographique baissa par rapport à la population totale de la commune qui ne cessait d'augmenter. Avec des résidents très fréquemment propriétaires de leur logement, le peuplement ne se renouvela pas assez vite : le bourg vit ainsi sa population vieillir. Il concentra une forte proportion de ménages sans enfants et de personnes âgées vivant seules. Cette désertification précipita l'abandon d'immeubles jugés insalubres dès le début des années 1960, en particulier au centre et au nord-ouest.

Depuis, le cœur peuplé de la commune ne bat plus, mais aucun centre urbain animé – à l'échelle d'une ville de presque 13 000 habitants – ne lui a encore succédé. Dans la mémoire de ceux qui l'ont connu, la nostalgie de l'ancien Beaumont n'en est que plus vive.

L'évolution démographique de Beaumont depuis 1901

Année	Nombre d'habitants	Variation	
		Nombre	Pourcentage
1901	1 302	- 86	- 6,20 %
1906	1 251	- 51	- 3,91 %
1911	1 328	+ 77	+ 6,15 %
1921	1 578	+ 250	+ 18,82 %
1926	2 345	+ 767	+ 48,60 %
1931	2 779	+ 434	+ 18,50 %
1936	2 780	+ 1	+ 0,03 %
1946	3 723	+ 943	+ 33,92 %
1954	4 405	+ 682	+ 18,32 %
1962	6 297	+ 1 892	+ 42,95 %
1968	6 930	+ 633	+ 10,05 %
1975	7 580	+ 650	+ 9,38 %
1982	8 019	+ 439	+ 5,79 %
1990	9 465	+ 1 446	+ 18,03 %
1999	10 741	+ 1 276	+ 13,48 %
2010	12 832	+ 2 091	+ 19,43 %

LE PEUPEMENT

Une commune accueillante

« Ils avaient l'habitude de sortir les chaises dans les rues :
c'était devenu sympathique. »

Thérèse Carraro

Les Italiens et les autres

En 1929, Thérèse a six mois lorsqu'elle devient beaumontoise, venue avec sa mère de Trebaseleghe, en Vénétie (nord-est de l'Italie). Asphalteur de son premier métier, son père a déjà retrouvé ici un frère et une sœur plus âgés, embauchés chez Michelin. *« Mon oncle vivait dans une des toutes premières cités Michelin, au Bas Champflour, où il y avait beaucoup d'Italiens ; mon père a travaillé lui aussi à la manufacture, un ou deux ans, avant qu'on arrive. Ensuite, il a eu différents patrons, comme maçon, puis charpentier : il savait tout faire. Et ma mère a travaillé dans des hôtels de Royat. »* Le père et l'oncle construisent leurs maisons côte à côte, rue Saint-Verny.

Souvenir d'enfance : les promenades par le sentier herbeux jusqu'à Boisséjour, *« surtout pour la fête... »* En 1936, le père achète un terrain – actuellement à l'angle de la rue et de l'impasse de la Courbe. Sa sœur et son beau-frère, partis un temps en Argentine, en reviennent et acquièrent le terrain voisin ; à nouveau, les deux familles construisent côte à côte... *« Ils ont déchaumé, jardiné... Plus tard, chez ma tante, ça a été vendu par lots. »*

« On avait vendu la maison de la rue Saint-Verny à des gens de la Meuse, un ingénieur de chez Michelin qui y a abrité de la famille et des réfugiés pendant la guerre. Nous, on vivait à quatre dans deux pièces,



chez mon oncle et ma tante, en attendant que « ça se fasse » ici (dans sa maison, ndr). Mais après ce n'était pas mieux, pendant plusieurs années dans deux pièces au rez-de-chaussée, sans électricité. Pour faire mes devoirs, j'avais une lampe à carbure... »

Car Thérèse poursuit ses études, d'abord à l'école primaire de Beaumont puis jusqu'au baccalauréat au collège Sidoine-Apollinaire, à Clermont. Pendant les années de guerre, « mon père est resté ici, discrètement. » Après guerre, la construction repart, le père Carraro travaille beaucoup : « La charpente classique, ça lui allait très bien, il était un peu à son compte. Il travaillait aussi beaucoup ses terrains, et il disait : « Tu verras, ici, un jour ça sera en ville ! » La voirie a été faite en 1955, mais juste depuis le bout de l'impasse jusqu'à l'avenue (du Mont-Dore). Ce jour-là, j'étais de noce : une voisine se mariait, et il y avait une partie de la rue, de 25 mètres environ, qui était encore en gros cailloux. Et la mariée, avec ses chaussures dorées à talons hauts, il a fallu que quelqu'un la porte pour y aller ; quand on est rentrés le soir, après la fête, ça y était, c'était goudronné ! »

Le père de Thérèse travaillait la vigne et les arbres fruitiers, « il avait appris chez lui, en Italie ; il avait le goût de ça, la greffe, etc. et il a appris à mon frère. » Il avait une vigne sur la châtaigneraie, que la famille a vendue en 1995 pour que la clinique agrandisse son parking. « Les Italiens d'ici venaient souvent à la vigne, et d'autres aussi. Ça jouait aux boules, c'était gai ! »

N.B. La rencontre avec Mme Carraro avait eu lieu le 30 septembre 2009 ; elle est malheureusement décédée en fin d'année, donc avant la publication de cet ouvrage.

Serge Dabrigéon

Évoquant l'arrivée de son père à Beaumont en 1932, Serge Dabrigéon parle volontiers d'immigration : depuis le Mazel, près de Saugues (Haute-Loire), le périple n'est pas celui des émigrés d'Espagne, d'Italie ou de Yougoslavie. Mais à ses yeux, la démarche de son père Casimir, dit Milou, venu à 16 ans chercher du travail en ville, est bien du même ordre. « Il a d'abord été chez des maçons, puis chez Michelin, avant de revenir à l'agriculture en louant une ferme aux Chauffours, qu'on a exploitée jusque dans les années 1980. »

Lucie Gatt

« On connaissait tout le monde »

Lucie Dettinger est née le 22 octobre 1939 à Beaumont, la ville où ses parents et ses grands-parents, originaires de l'Allier, s'étaient installés. Ils occupaient alors quatre maisonnettes situées dans l'actuel bassin d'orage, près du Chemin Vert. Ses arrière-grands-parents venaient d'Alsace et pourtant, la famille a toujours été assimilée aux « gens du voyage », sans doute à cause de son activité dans la vannerie et la ferraille. « On n'est pas pris pour grand-chose quand on fait la vannerie et la ferraille », raconte Lucie, « pourtant c'est un métier comme un autre, on fournit de la marchandise aux gros ferrailleurs. » À la fin des années 1950, Lucie Dettinger épouse M. Gatt, dont la famille est venue du Rhône pour s'installer à Montferrand. Ils auront onze enfants ; la dernière a 15 ans quand l'époux de Lucie est emporté par la maladie, à l'âge de 51 ans.

Quelle image Lucie Gatt garde-t-elle de Beaumont quand elle était jeune ? « C'était très beau, il y avait beaucoup de commerçants : le boucher, le charcutier, des primeurs, le Casino, l'Économat, le cordonnier, et aussi des cafés. C'était gai ! Aujourd'hui, quand on va dans les rues, on pourrait pleurer tellement c'est triste. Ces commerçants sont partis dans les années 1960 ou 1970, je ne sais plus. C'est sans doute à cause des grandes surfaces, c'est ça qui a tout bousillé. Nous, on se servait dans les petits magasins, on connaissait tout le monde, on discutait. » Lucie Gatt se rappelle aussi des jardins : « Les gens nous apportaient des pleins paniers de légumes et de fruits et ils ne voulaient pas nous faire payer. Ils étaient gentils avec nous parce qu'ils disaient que nos enfants étaient bien élevés, qu'ils ne touchaient pas aux jardins. Maintenant, les propriétaires ont changé, et il y a beaucoup moins de jardins. À la place, ça s'est beaucoup construit, il y a tout un nouveau quartier en dessous. »

Au décès des parents de Lucie, la famille doit quitter les maisonnettes qu'elle avait installées sans permis. Elle s'établit un peu plus haut, au-dessus du rond-point du Pourliat. Aujourd'hui, Lucie est fière d'avoir presque tous ses enfants autour d'elle – certains ont construit sur la commune, « sauf un qui est dans l'Allier ». Tous ont dû travailler jeunes et font toutes sortes de métiers, même si certains continuent la ferraille et la vannerie...

Madeleine et Mario Melis

Les Sardes bâtisseurs

Mario Melis est arrivé à Beaumont en septembre 1956 après avoir quitté Sardara, en Sardaigne, pour retrouver ses trois frères établis ici depuis 1952. « *Un coup de folie* », dit-il. Il rejoint ses frères à l'entreprise de maçonnerie Piano, une famille elle-même originaire de Sardara. Car ce village a fourni quantité d'hommes jeunes pour travailler chez des entrepreneurs du bâtiment. « *Il y avait ici tout le pays !* » résume Mario, qui cite les familles Atzeni, Conçu, Onis, Maras et Pentus.

Officielle, la venue en France de ces ouvriers était très organisée, et Mario a voyagé dans un train spécialement affrété pour des travailleurs migrants comme lui. « *On avait un contrat nominatif qui était envoyé aux autorités de Sardaigne. Pour le voyage, je n'ai rien payé. Dans les gares, on nous donnait un panier-repas, comme au Tour de France !* »



À Milan, on s'est arrêtés pour une visite médicale : s'il y avait quelque chose, « *bop ! Retourne chez toi* ». Et c'est normal »

En arrivant à Beaumont, Mario est logé chez son employeur, dans la rue du Nord. Une dizaine d'ouvriers couchent dans un dortoir au grenier. Au terme de son contrat de six mois, il choisit d'embaucher dans une grosse entreprise avec laquelle il travaillera notamment sur le chantier du lotissement Michelin, rue des Collonges. Puis il entre pour vingt ans dans une autre entreprise et enfin, en 1980, il devient maçon à la ville de Beaumont pour une quinzaine d'années – au cours desquelles, dit-il « *on a fait le tunnel du stade.* »

Mario a épousé une Beaumontoise, Madeleine, en 1959. C'est dans la maison de ses parents qu'ils vivent aujourd'hui. Leur fille Sylvie naît en 1960. La même année, les frères Melis font venir leurs parents « *qui pleuraient tout le temps qu'ils étaient tout seuls ; aujourd'hui, ils sont enterrés à Beaumont* ».

Jean Imbaud

Menuisier dans « huit maisons sur dix »

Né à La Goutelle, Jean Imbaud obtient à Riom les CAP de menuisier et d'ébéniste, ainsi qu'un brevet d'enseignement industriel (BEI) au collège Amédée-Gasquet, à Clermont. La vocation semble bien lui être venue d'un oncle autodidacte, « *qui avait de l'or dans les doigts* ». Il se marie en 1957 « *avec une Beaumontoise, mais dont la grand-mère était de La Goutelle !* » Les racines en Combrailles font les bons menuisiers.



C'est en 1959, et pour 42 ans, que Jean s'installe à son compte à Beaumont. Son fils Jean-François prendra la relève – « à ma grande surprise ! » –, et reste aujourd'hui un des rares artisans de la commune, qui comptait à l'époque cinq menuisiers pour une population deux fois moindre. Son choix est ferme et résolu, et il résiste aux sirènes de la manufacture Michelin : « Quand on avait un BEI, qui valait l'examen à La Mission, leur centre de formation, ils nous sautaient au cou pour qu'on y aille... Ils sont venus me chercher quatre fois. » Jean travaille beaucoup à des restaurations dans le vieux bourg – « je dois connaître huit maisons sur dix... » –, et bien sûr pour les nombreuses villas en construction à Beaumont et alentours (Aubière, Ceyrat, Clermont...), en pleine expansion démographique. « J'ai toujours eu beaucoup de travail, que je faisais seul la plupart du temps. Mon fils a le même genre de clientèle, avec la différence que je fabriquais beaucoup plus : je faisais trois semaines d'atelier pour une semaine de pose, lui c'est l'inverse. On n'a plus intérêt à fabriquer, c'est devenu trop cher. »

À l'époque, l'immigration bat son plein : « Les Portugais, les Italiens et les Espagnols s'installaient à peu près en nombre égal. Ils arrivaient sans rien, et ils voulaient vraiment travailler... J'ai eu pas mal de clients parmi eux, et des bons : quand ils décidaient de me commander quelque chose, c'est qu'ils avaient de quoi le payer ! D'ailleurs, dans l'ensemble j'ai eu peu de mauvais clients. »

Maria et Juan Gonzalez

« La liberté, c'est ce qu'il y a de plus beau ! »

Ils sont venus d'Espagne, lui d'abord, en « éclaireur », « le 5 avril 1963, j'avais 29 ans ». Juan est natif de la région de Barcelone, et Maria d'Almeria, en Andalousie. Ils rappellent d'abord que si la guerre civile espagnole (1936-1939) fut terrible, la dictature franquiste s'éternisa jusqu'en 1975 : « L'après-guerre a été encore plus dure, les fils de « rojos » (rouges) comme nous étions mal vus... » Pour Maria, « mes plus mauvais souvenirs sont là-bas », et si parfois Juan eut envie de repartir, pas elle ! En 1963, ils sont mariés depuis dix ans lorsque Juan rejoint ici la famille d'une sœur de Maria, mais sans envisager alors de rester : « J'étais venu pour la fête des Cornards ! » La famille part pour Lyon et Juan la suit. Six mois plus tard, il ramène Maria et leurs deux enfants à Lyon, où ils vivront jusqu'en 1969 – une troisième enfant y naît. C'est alors qu'ils deviennent Beaumontois...

« Nous sommes venus un peu pour mieux gagner notre vie, un peu pour la liberté : c'est ce qu'il y a de plus beau ! La liberté d'expression, c'est une chose qui nous a beaucoup étonnés... Et les mauvais souvenirs passent mieux avec du pain que sans pain ! » Ils pensaient aussi à l'avenir des enfants : « Ici on pouvait avoir une aide pour leur éducation, là-bas rien... » Jamais les Gonzalez n'entendirent à Beaumont la moindre réflexion désagréable sur leurs origines. Mais il leur reste néanmoins un mauvais souvenir : « Le froid ! Ça a été terrible... »

« Beaumont, c'était déjà une ville d'Espagnols et d'Italiens, qui depuis longtemps avaient fui pour les uns le franquisme, pour les autres Mussolini. Les Italiens étaient souvent dans la maçonnerie, avec de nombreux tailleurs de pierre. Beaucoup d'Espagnols sont repartis après la mort de Franco. Il y avait aussi quelques Portugais, mais c'est plus tard qu'ils sont venus en nombre, très souvent pour travailler chez Michelin. » Juan, soudeur de métier, fait l'essentiel de sa carrière aux aciéries des Ancizes comme chef de chantier ; en tant qu'assistante maternelle, Maria a gardé beaucoup de petits Beaumontois. C'est lorsqu'elle commença ce travail, au début des années 1970, que le couple prit la nationalité française.



Rue de l'Arcade, puis rue des Collonges, et enfin rue de la Paix : les Gonzalez sont propriétaires de leur actuel domicile, et pourtant, pendant longtemps, ils ne croyaient pas rester dans la région : « *On avait pensé partir dans le Midi, mais quand les enfants ont grandi...* » Et puis les petits-enfants sont arrivés, et les arrière-petits-enfants... Maria et Juan ont depuis quelques années retrouvé la nationalité espagnole en plus de la nationalité française, mais sans aucune idée de retour... Ils se rendent régulièrement en Espagne, « *mais une fois que j'ai vu la famille, j'ai envie de rentrer chez moi, ici* », conclut Maria ; et pour Juan, cette « double identité », « *c'est surtout une question d'orgueil !* »

Cedomir Djordjevic

Un « Bib » venu de Serbie

Originaire de Serbie, Cedomir Djordjevic est arrivé en France en 1966, à 23 ans : « *Je travaillais auparavant à Pirot, dans une usine de pneus Tigar. Un responsable de Michelin est venu recruter une vingtaine de personnes pour travailler à Clermont-Ferrand. J'avais perdu mon père, prisonnier de guerre en Allemagne. J'avais deux frères qui sont restés avec ma mère. J'étais partant.* »

À l'époque, Michelin avait d'importants besoins de main-d'œuvre pour la fabrication du pneu radial. Cedomir, qui avait fait en Serbie une

école spécialisée et s'occupait de l'entretien des machines, commence par tourner sur les postes les plus simples, « *puis progressivement j'ai réussi à conduire toutes les machines en préparation des produits semi-finis. En 1970, je suis devenu moniteur pour la formation des agents, et en même temps interprète.* » Il reste à ce poste jusqu'en 1983, puis devient responsable de la qualité des « produits crus » en génie civil, puis en poids lourds. Une carrière bien remplie jusqu'en 2002, quand il part en préretraite.

Pendant ses premiers mois à Clermont, Cedomir loge « *dans une espèce de bangar où il y avait beaucoup d'ouvriers, dont de nombreux Portugais* » ; puis il trouve un appartement en ville. En 1973, il se marie et à la naissance de sa deuxième fille, le couple s'installe dans une cité Michelin à Chanturgue. « *Quand on s'est décidés à construire, Michelin mettait en chantier son dernier lotissement, ici à Beaumont. On s'est inscrits et nous sommes arrivés en 1983.* » Le lotissement du Pré haut voit le jour à l'emplacement d'anciennes vignes. Il comprend cinq différents types de maisons ; la famille Djordjevic souhaite une habitation de plain-pied : « *Je pensais à nos vieux jours* ». Michelin s'occupe de tout : acquisition du terrain, suivi des travaux, plan de financement... Et 56 maisons sont ainsi construites avant d'être occupées simultanément par les familles des 56 salariés de « la Maison ».

Cedomir garde des liens avec la Serbie où il va de temps en temps : « *J'ai encore un frère et des nièces là-bas, et une petite maison. Ils ont eu beaucoup de difficultés pendant les bombardements de 1999. Ils ont reçu des bombes à uranium appauvri, il y a des malades maintenant...* Je trouve que c'est dégueulasse. Les Américains ne peuvent pas donner de leçon aux autres, c'est mon avis. » À Clermont, la plupart des 500 Yougoslaves venus chez Michelin dans les années 1960 sont repartis. « *On est peut-être une cinquantaine maintenant ; mais depuis que la guerre a éclaté, il n'y a plus de relations entre nous.* » Il a quand même gardé quelques copains serbes, et tient toujours, à l'occasion, son rôle d'interprète. Il a ainsi récemment accompagné un voyage scolaire du collège Massillon à Pirot.

Bachir Vincent

« On avait toujours quelque chose à faire »

« *Adolescent, en arrivant à Beaumont, dès que j'apercevais le château de Montrognon, je me sentais chez moi. Plus tard, quand j'ai appris qu'il était sur le territoire de Ceyrat, j'ai été très déçu. Pour moi c'était*



ça Beaumont, avec la légende du veau d'or que tout le monde cherchait. Comme la fête des Cornards, cela faisait partie du patrimoine. » Aujourd'hui directeur adjoint de l'Animation de la cité, Bachir Vincent a grandi dans cette atmosphère de mystère et de merveilleux : *« Il y avait l'église basse, Notre Dame de la Rivière. Quand on avait entre huit et dix ans, c'était notre refuge. Elle symbolisait le passage des souterrains qui allaient à Montrignon, qu'on a toujours cherchés et jamais trouvés. La personne qui s'occupait de cette église, on l'appelait le Muet. »*

Bachir arrive en 1955 à Beaumont, à l'âge de six mois, avec ses parents d'origine algérienne : *« Nous étions peu de Maghrébins : ma famille, mes cousins. Nous n'avons jamais vécu de discrimination parce qu'il me semble que nous faisons partie du patrimoine. Je me sens de Beaumont. »* Dans sa famille, on a toujours participé à la vie associative. Pour lui, c'est d'abord la fanfare Chantecler : *« On disait la Clique à l'époque, on était 90 musiciens, je jouais du clairon. C'était le moyen privilégié pour découvrir d'autres horizons. On était invités partout parce qu'elle était très réputée. C'est comme ça que j'ai visité tous les châteaux de la Loire. Souvent, on visitait les caves à vin, ça c'était pour les adultes ! »* Après la fanfare, ce sera la lutte, le foot... *« Et puis on avait toujours quelque chose à faire : les courses de voitures à pédales, les cabanes dans le Grand champ... Tout le monde était dans la rue, avec beaucoup de convivialité. »* La place du Centre était également appelée place des pompiers puisque leur caserne se trouvait là. Quand

il y avait le feu, un téléphone sonnait et les jeunes décrochaient : *« On était toujours au feu avant tout le monde, parce qu'on habitait le quartier. »* Puis arrive une nouvelle vague d'immigration au début des années 1960, avec de nombreux Portugais : *« Il y avait la barrière de la langue, qu'ils devaient apprendre rapidement ; c'est pour cela qu'en classe, l'instituteur les répartissait parmi nous, et notamment à côté de moi. Ils se sont intégrés, beaucoup ont racheté de belles maisons un peu laissées à l'abandon dans le vieux bourg, qu'ils ont retapées avec goût. »*

Jacques Marques, dit Jacky

Une place pour un « pauvre petit ouvrier »...

Arrivant début janvier 1966 du Portugal, où *« la vie était difficile »*, Jacques avait 24 ans. Il venait de finir trois ans de service militaire en Angola et s'était marié avec Amélie, dont le frère vivait déjà à Beaumont. Avec trois autres gars de Pinzio, *« du côté de Guarda »*, il franchit la frontière avec un passeur par la montagne, et un *« passeport lapin »* – c'est-à-dire sans ! Arrivés en France, ils prennent un taxi qui leur demande s'ils ont des papiers : *« On a dit « non, mais on cherche quelqu'un qui nous conduit à Beaumont. » Il nous amène d'abord à la gendarmerie, et je pense : notre sort maintenant va être bon, manquait plus que ça... Et bien il nous a fait faire des papiers pour venir ici, où je suis allé au commissariat avec ce récépissé. Ils m'ont demandé ma carte d'identité, et m'ont donné une carte pour trois mois ; plus tard, j'ai eu une carte de séjour de dix ans. À partir de là, j'ai travaillé. »* Jacky est embauché dans une entreprise de travaux publics de Clermont. Neuf mois plus tard, il va chercher son épouse ; ils auront deux enfants.

« La première chose que j'ai faite, c'était d'acheter, à une dame partie vivre à Royat, une maison du vieux Beaumont. Je l'ai retapée comme l'ont fait beaucoup d'autres Portugais. Pour faire une maison neuve, il faut acheter le terrain... Là, les gens qui voulaient vendre pour construire une villa ont donné la place à des pauvres petits ouvriers... »

À son arrivée, Jacky ne parlait pas français. *« Les gens ne me comprenaient pas. Mais au début, je travaillais à la campagne vers Pontaumur, Saint-Avit, Saint-Eloy-les-Mines, et je ne rentrais qu'en fin de semaine : les gens parlaient le patois, qui ressemble un peu au portugais, et à l'espagnol que je connais aussi. Tout ça mélangé, je comprenais à peu près et je me disais « je sais parler français ». Mais quand je descendais en ville, je ne comprenais plus un mot. Il m'a fallu neuf ou*





dix mois pour commencer à m'exprimer à peu près. » Sa vie était difficile. « C'était dur dur, je vous le dis : dix, douze, treize, quatorze heures, tant qu'il faisait jour... pour gagner une petite prime à la fin du mois. J'ai commencé manoeuvre, puis j'ai conduit des engins. Sur ma carte de séjour, c'était marqué « conducteur d'engins ». Puis je suis devenu chef de chantier. »

Il n'a pas le sentiment d'avoir souffert du racisme en général, mais *« faut s'accrocher des fois ; je me disais : « je suis dans le pays des autres, pas dans le mien ». Un jour, un collègue de boulot m'a dit « tu viens manger le pain des Français », alors j'ai répondu : « moi je travaille pour acheter mon pain, parce qu'ils me le donnent pas ! » Mais maintenant, il y a moins de racisme qu'avant. »* En 1980, il obtient la nationalité française et entre chez les pompiers, où ses amis lui disent *« Maintenant que tu es des nôtres... »* Jacky voulait *« rendre service à la communauté »*, et y restera 22 ans.

Selon lui, les Auvergnats ressemblent aux Portugais de sa région. *« Ils ont la même manière de vivre, ils s'occupent de ce qui les regarde. Du côté de Guarda, les gens s'occupent plutôt de leurs affaires, sans mettre le nez où il faut pas. En Auvergne, c'est comme ça que ça se passe et je trouve que [les Auvergnats] c'est quand même de braves gens. »* Propriétaire depuis dix ans de deux jardins, dont un vers Montrognon, il a *« toujours travaillé un jardin »* et avec ses voisins, ils forment *« une bande de copains »*. À sa table on mange la potée – c'est pourquoi il plante beaucoup de choux –, et aussi de la morue : *« Bien préparé, c'est pas mauvais du tout. »* Mais sa vie est désormais à Beaumont et le Portugal n'est plus qu'un souvenir. *« Je suis habitué ici. Où voulez-vous que j'aille ? »*

3 ~ LA GUERRE DE 1939-1945

Introduction

Le 3 septembre 1939, deux jours après le début de l'invasion de la Pologne par la Wehrmacht, la Grande-Bretagne puis la France déclarèrent la guerre à l'Allemagne. Après l'écrasement des armées polonaises et jusqu'en mai 1940, le front ouest resta quasi inactif. Le 30 octobre 1939, le conseil municipal beaumontois délibérait en ces termes : « [nous adressons] à M. Daladier, Président du Conseil, aux membres du Gouvernement et aux chefs de notre Armée, le témoignage de notre confiance absolue, certains que nous sommes assurés du succès final de cette guerre ». Pour la Noël 1939, la commune versa 25 francs de soutien à chacun de ses soldats mobilisés. Des unités françaises cantonnées sur le Grand Champ rendirent plus concret le conflit. Leurs officiers logèrent chez des habitants. L'histoire se répétait car en 1918, des militaires américains avaient de manière identique stationné à Beaumont.

Le 10 mai 1940, l'offensive allemande débuta : l'armée française s'effondra en quelques semaines. Une grande partie de la population du nord-est de la France s'enfuit devant l'avancée ennemie. Beaumont, comme bien d'autres lieux, vit passer une part de l'exode. Des familles s'arrêtèrent et trouvèrent sur la commune un hébergement provisoire. Certaines restèrent même plusieurs années, parfois chez des parents ou des amis. Des enfants réfugiés furent scolarisés dans les écoles beaumontaises. Des dizaines d'autres écoliers évacués de villes menacées (Paris, Strasbourg, Sens, Nancy, Reims, etc.) les avaient précédés.

Du 21 au 28 juin 1940, un détachement de l'armée allemande campa à Clermont-Ferrand dans le jardin Lecoq, puis il se tira derrière la ligne de démarcation. Après la signature de l'armistice (22 juin 1940), le régime vichyste se mit en place. Fondé sur une idéologie d'extrême droite, il s'engagea dans la voie de la collaboration avec les nazis. Le discours d'installa-

tion du maire de Beaumont Joseph Daupeyroux (maintenu dans ses fonctions) reflète quelques-uns des thèmes favorisés du nouveau pouvoir : « *Je ne doute pas, mes chers amis, que vous soyez de bons Français. Je suis certain que vous donnerez tout votre concours aux directives du Maréchal Pétain. Vous voudrez bien, tous sans exception, voter une adresse au Maréchal pour le remercier de tout ce qu'il a fait pour nous tous, pour le relèvement de la France après la terrible catastrophe qui s'est abattue sur notre pays au mois de mai dernier. [...] Nous vous adressons, Monsieur le Maréchal, l'expression de nos sentiments reconnaissants d'avoir pris en main la direction de l'Empire français, après la débâcle de mai et juin derniers. Il fallait reconstruire le pays sur des bases nouvelles et vous n'avez pas hésité à établir un ordre nouveau qui s'imposait, basé sur le respect de la famille, de l'autorité et de la police [...]* » (20 avril 1941).

Le conseil municipal nommé en 1941 par le gouvernement pétainiste organisa par exemple des arbres de Noël pour les enfants de réfugiés et de prisonniers de guerre. Le projet, initié en 1930, de construction d'un nouvel hôtel de ville sur le Grand Champ fut encore une fois repris. Il n'aboutit pas, mais en revanche l'on inaugura le 22 juin 1942 sur cette parcelle un nouveau parc des sports. À l'initiative des autorités pétainistes, un commissariat de police ouvrit le 4 mai 1942. Installé dans une maison située à l'angle de la place de l'Ancien-Couvent et de la rue de la Poste (aujourd'hui rue Antoine-Maradeix), il devait contribuer à la surveillance de la population et à la répression politique. En effet, à Beaumont comme dans le reste de la France, le mécontentement grandissait.

Le rationnement et les pénuries étaient l'un des motifs de cette grogne. Conformément aux instructions de l'État, la municipalité se chargea de la confection et de la distribution des cartes

individuelles d'alimentation (au nombre de 3 580 en mai 1941). Il existait aussi des bons pour le ravitaillement en charbon, vêtements, textiles, chaussures, etc. Dans ces conditions, les potagers, les élevages de poules et de lapins s'avèrent précieux. Toutefois, même les récoltes des particuliers étaient imposées, notamment celles de pommes de terre, et des vols se produisaient. La commune nomma d'ailleurs un garde pour surveiller les cultures du 1^{er} juillet au 30 septembre.

Avec le reste de la zone non occupée, la région clermontoise fut envahie par les troupes allemandes le 11 novembre 1942. Cette violation des accords d'armistice contribua au basculement de l'opinion française, jusque-là majoritairement favorable à Pétain. Une prise de conscience conduisit un plus grand nombre de personnes – françaises et étrangères – sur les pas des résistants politiques de la première heure. L'instauration du Service du travail obligatoire (16 février 1943) joua également. Les jeunes Français qui refusaient de partir travailler en Allemagne durent se cacher, et beaucoup d'entre eux rejoignirent les maquis installés dans des sites reculés.

Les antagonismes s'exacerbèrent et la lutte s'accrut, avec son cortège d'exactions perpétrées par l'occupant et les forces répressives françaises. Beaumont connut les dénonciations et la collaboration. Quelques habitants adhèrent semble-t-il à la Milice, organisation paramilitaire française créée en janvier 1942 pour réprimer les opposants au régime vichyste. Plus nombreux furent ceux qui au contraire luttèrent contre ce régime et contre l'occupation allemande. Ils participèrent à des réseaux clandestins ou combattirent dans les rangs des maquisards. D'après les notes d'Antoine Bonjean, instituteur érudit qui dirigea l'administration municipale de Beaumont de septembre 1944 à mai 1945, plus d'une cinquantaine de Beaumontois choisirent cette voie. Leur engagement les conduisit souvent à la mort. Le monument communal aux martyrs de la Résistance, inauguré le 14 juillet 1947, porte les noms de seize Beaumontois tués au combat, sous la torture ou exécutés, et de dix-sept décédés en déportation ou en internement, ou des suites de la déportation et de l'internement.

« République Française. Le 27 août 1944. Beaumont est libéré ! Dès six heures du matin, les troupes allemandes, abandonnant du matériel, avaient fui. Pour quatorze heures, la foule s'était

massée devant la mairie. Un membre du Comité local de la résistance propose de jeter aux immondes le buste de Pétain et de lacérer les portraits de Pétain et de Laval, les maudits par le peuple. Enthousiasmée, la foule acclame les gestes purificateurs et entonne la Marseillaise pendant que les cloches sonnent à toute volée. » Cette inscription, qui figure sur un registre des délibérations du conseil municipal, restitue bien l'atmosphère enflammée de l'événement.

Toutefois, une rapide normalisation s'appliqua en France. À Beaumont, une Délégation spéciale provisoire issue de la Résistance administra la commune jusqu'aux élections municipales d'avril-mai 1945. Des problèmes subsistèrent plusieurs années, en particulier ceux liés au ravitaillement. En décembre 1944, la Délégation spéciale demandait ainsi le retour à la liberté du commerce des vins, des pommes de terre et de la viande. Réagissant à un autre motif d'insatisfaction, les élus beaumontois exigèrent en juillet 1945 la poursuite « *sans faiblesses et sans complaisance [de] l'épuration en France* », et émirent « *le vœu que l'usurpateur Pétain soit jugé sans délai par la Haute cour de justice et reçoive le châtiement que méritent ses actes* ». Plusieurs faits liés à l'épuration se produisirent à Beaumont dans les mois qui suivirent la Libération. Un habitant, directeur d'une institution clermontoise, fut écroué. Il succomba en octobre 1944 à la prison de la poudrière de Crouel. Un couple, connu comme miliciens, fut également arrêté. En octobre 1944, trois hommes abattirent la femme qui avait été remise en liberté ; le mari mourut en septembre 1945 au cours de son incarcération.

Pour comprendre la rancune qu'éprouvaient bien des personnes, il faut notamment se rappeler les souffrances endurées par des résistants dans les geôles françaises ou allemandes. Robert Noël fut l'une de ces victimes. Né à Limoges en 1909, il était ouvrier ajusteur à Beaumont et militant communiste. Dès décembre 1940, il imprima et distribua des tracts d'opposition. Après son arrestation en octobre 1941 et sa condamnation, il subit une dure détention à Saint-Étienne. Il s'évada en septembre 1943 et reprit alors courageusement ses activités clandestines près de Marseille, où la Milice l'interpella au début de mars 1944. Livré à la Gestapo, Robert Noël fut affreusement torturé. Ses bourreaux l'achevèrent le 6 mars dans une cellule de la prison des Baumettes.

LA GUERRE DE 1939-1945

Les années sombres

*« On avait un petit cartable tout prêt,
avec les papiers qu'il fallait garder en cas d'alerte aérienne. »*

Josette et José Fernandez

L'enfance au temps de la résistance

Tous deux sont nés à Beaumont : Josette en 1936, et José en 1932. Pendant la guerre de 1939-1945, Josette habitait la maison de sa famille paternelle, rue de la Poste (aujourd'hui rue Maradeix), à côté des escaliers donnant sur la rue Victor-Hugo ; elle évoque « le château », qui s'élevait là où se trouve aujourd'hui le CFPA : *« Tous les ans, les métayers nous donnaient des bouquets pour la fête des mères. Mais pendant la guerre, les Allemands occupaient le château ; ils jetaient par la fenêtre des débris de bandes perforées qu'ils utilisaient pour leurs appareils de transmission en morse : on les ramassait pour s'amuser avec. »*

Josette allait à l'école près de chez elle, à l'ancienne poste où il y avait une classe. *« Un jour, les Allemands poursuivaient le fils des instituteurs qui était à vélo ; puis il s'est enfui par une trappe et a couru à travers le verger, le pré d'Herbault, et n'a pas été pris. Mon père, mon oncle et mon cousin de 16 ans étaient tous au maquis du mont Mouchet, et tous sont revenus ! Dans notre rue, le voisin d'en face travaillait à la préfecture, et je me rappelle que mon père en avait peur. Il a été tué à la Libération. En haut de la rue, habitait un couple de miliciens ; eux aussi ont été tués, dans la carrière de la Châtaigneraie. »*

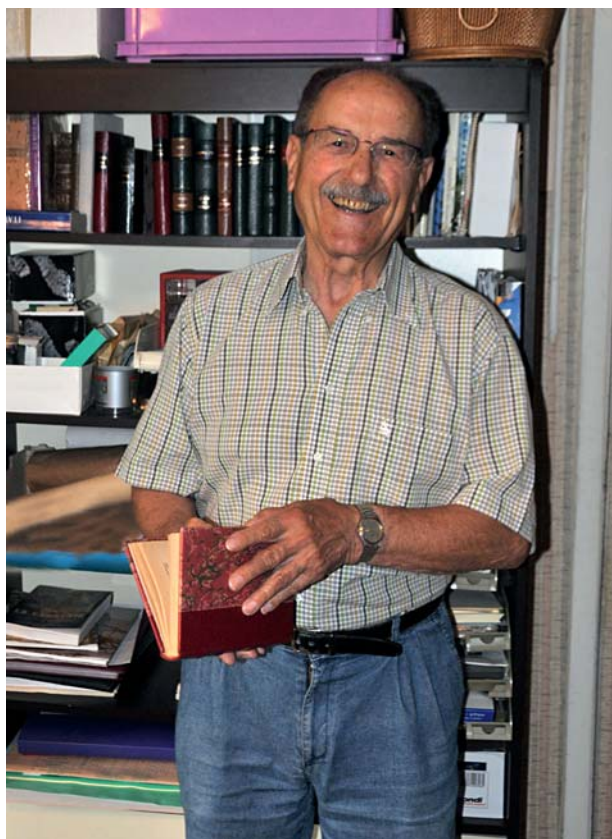
La famille de José – dernier d'une fratrie de six – était sans conteste, elle aussi, de « l'autre côté » : *« Nicolas, l'aîné, a été arrêté place de Jaude et déporté, il avait été « vendu » aux Allemands. Torquato, dit Fernand, était maquisard FTP : la Gestapo est venue le chercher à la maison, rue Nationale, en menaçant de mettre le feu s'ils ne le trou-*



vaient pas... Parmi les 2 000 habitants de Beaumont, je crois qu'il y avait alors onze nationalités. Il y avait beaucoup d'enfants des Alsaciens de l'université de Strasbourg, repliée à Clermont au début de la guerre, dont un copain qui logeait rue de la Châtaigneraie : il avait un appareil pour redresser les dents, je n'avais jamais vu ça ! » Josette, elle, écoutait Radio Londres chez d'autres Alsaciens, rue de la Poste : « Ils sont repartis après guerre. »

José aussi écoutait la TSF, et il a même fait de la résistance... mais sans trop le savoir : « Un jour, mon instituteur m'envoie porter un courrier au 14, rue Desdevises-du-Dézert. « Mais, dit-il, si tu vois une voiture devant la maison, tu ne mets pas l'enveloppe dans la boîte, tu la ramènes. » Dans la rue j'ai vu une Traktion, alors je suis revenu avec la lettre... J'ai longtemps ignoré que je dormais sur un paquet de grenades, jusqu'après la Libération, quand mon frère est rentré et qu'il les a sorties de là... Si la Gestapo avait vraiment mis le feu à la maison, tout le quartier aurait « dérouillé » ! Parmi les copains de mes frères, toute cette bande qui passait toujours à la maison, huit sur dix ne sont pas revenus – René Brut, Cobadon... »

Autres souvenirs marquants, les alertes aériennes : « À la maison, on avait un petit cartable tout prêt avec les papiers qu'il fallait garder » explique Josette. « Ma mère nous emmenait dans la tonne au fond du jardin, ou dans les grottes de Ceyrat – c'est de là qu'on a vu le bombardement d'Aulnat en avril 1944, c'était spectaculaire. À l'école, on allait dans une cave de la rue – celle de « Parapluie » », ajoute José qui ne se souvient que du surnom du propriétaire... Moins spectaculaires, les efforts pour améliorer l'ordinaire : « On avait des jardins, donc on n'a jamais eu vraiment faim comme dans les grandes villes ; mais le pain de maïs qui gonflait dans le café d'orge grillé, c'était un vrai mastic pour l'estomac... » De retour de la campagne, le père et l'oncle de Josette étaient partis en vélo pour un ravitaillement en échange de tickets de rationnement « textiles ». « Ils se sont arrêtés à 11 heures du soir pour boire un coup » chez Tintin : « à la sortie, les valises avaient disparu des vélos. Mon père en a pleuré... » Et José, lui, se rappelle bien un milicien qui les a arrêtés, un copain et lui, sur le pont de Pont-du-Château : « On revenait de Lempty avec deux fromages dans nos sacoches, et ce salopard nous a piqué ça, à deux gosses de 12-13 ans ! »



Paul Dubois, dit Jean

« Le Grand Champ, un vrai camp militaire »

Sauf huit années en Algérie au début de sa carrière d'instituteur, Paul Dubois a toujours vécu à Beaumont. Né en 1929, il est le dernier des six enfants de Michel et Amélie, un couple de paysans vigneron qui habitaient au 48, rue Victor-Hugo. Il a une dizaine d'années lorsqu'éclate la guerre. « Le Grand champ était un vrai camp militaire : les chevaux étaient réquisitionnés, comme les granges où logeaient les trouffions. On comptait plus de soldats que d'habitants. Mais ça n'a pas duré puisque les combats ont été vite finis. » L'armistice avec l'Allemagne est signé le 22 juin 1940. « Ensuite, jusqu'en 1942, il ne s'est pas passé grand-chose, sauf que les profs étaient des vieux

qui avaient repris du service, ou bien des femmes. » Mais déjà, et après 1942, « en ville, les restrictions se faisaient sentir, tout le monde avait faim. Mais nous n'étions pas les plus malheureux. On avait un cochon, des lapins et des poules. On se ravitaillait aussi auprès de cousins paysans du Vernet-Sainte-Marguerite. On y allait en vélo et on ramenait du fromage, du beurre, parfois de la viande, ou bien c'est eux qui venaient. Ils amenaient de la paille de seigle que mon père revendait pour attacher la vigne, et ils repartaient avec du vin. À cette période, on m'envoyait pour les vacances à la campagne, où les gens faisaient leur pain ; moi je gardais les vaches. »

René Bourdassol

René échappe au STO parce qu'il travaillait déjà à l'usine de mécanique Chartoire. Son premier diplôme, un brevet commercial, est brûlé quand la milice occupe l'école de Beaumont. Il se souvient aussi de la mitrailleuse installée par les Allemands dans le virage de la montée sur Ceyrat, et des familles de réfugiés – dont une seule est restée, à Aydat –, et aussi du souffle des bombardements d'Aulnat, qui faisait bouger les rideaux jusqu'à Beaumont.

Étienne Boige

« On mangeait ce qu'on avait »

« Je suis né ici, à la place du buffet ! » Étienne Boige, 88 ans, a toujours vécu à Beaumont, place de l'ancien couvent. Jusqu'à 18 ans, il reste avec son père, vigneron comme beaucoup d'autres : « Chacun avait son champ, son jardin, ses poules, ses lapins, un âne pour passer dans les vignes et puis c'est tout : 90 % des Beaumontois survivaient comme ça. » Pour compléter, ses parents travaillaient chez Michelin, puis son père fut le fossoyeur de 1930 à 1955.

Étienne Boige entre donc à 18 ans chez Chartoire, aux Ateliers mécaniques du Centre, le 2 mai 1939. *« Le 19 juin 1940, les Boches sont entrés à Clermont. Le patron nous a dit de partir. J'ai pu me débrouiller pour avoir des papiers d'agriculteur, ça m'a sauvé la vie. J'ai échappé au STO, j'ai fait les chantiers de jeunesse dans les bois au-dessus de Roanne. Après la Libération, ils nous ont rappelés. Je suis resté*



quatre mois dans l'armée de l'air, mais ça me fait rigoler : des avions, on n'en avait pas ! » À Beaumont pendant la guerre, la vie quotidienne se passait plus mal que bien. « On mangeait ce qu'on avait, des patates ou du pain noir, et puis on avait les tickets de rationnement, c'est tout. Certains se débrouillaient avec le marché noir. Ça, ce n'était pas grave. Mais il y a eu la Milice, il fallait faire attention ! »

Après la guerre, Étienne Boige travaille dans la mécanique, l'électricité, puis entre chez Michelin. Pompier depuis l'âge de 16 ans, il va au feu jusqu'en 1950. Il se marie en 1955 après avoir rencontré sa femme grâce au théâtre : *« Pour faire vivre les activités du patronage, un beau jour, on a créé les Comédiens beaumontois. On a joué du Labiche... »*

René Gravière

« Pendant la guerre, on allait en promenade le jeudi, avec le patronage, à la châtaigneraie. Les Allemands s'y entraînaient au tir et faisaient des manœuvres, on ramassait des douilles. » Des résistants habitaient dans le pays : « À la boulangerie, on avait un vélo pour transporter le pain, et il sentait la graisse des armes qu'il servait aussi à véhiculer ». En 1944, René assiste à l'arrestation d'un ami de son père, dénoncé à la Milice. Il se souvient d'autres Beaumontois partis au maquis : Jean Berger, qui y est mort, René Pierre Maligne déporté à Dachau, René Brut mort également et dont le nom a été donné à une rue.

Guy Dabrigeon

Le tambour de la capitulation

Pendant la guerre, la famille de Guy Dabrigeon ne souffre pas trop, grâce à ses oncles paysans. *« On avait de la viande, ma mère faisait du pain avec la farine que mon père allait chercher la nuit. Il a même ramené des veaux, qu'on tuait rue Nationale. Un de mes oncles avait le moyen d'obtenir du tabac et il faisait du troc : on allait du côté d'Aurières et de Vernines et on redescendait des saint-nectaires. »* Les provisions étaient partagées entre voisins, dont la propriétaire du

logement : *« Une brave mémé qui était toute seule, on avait droit à un petit gâteau, un petit bonbon. Elle venait nous faire les ombres chinoises sur les murs de la chambre. »* Dans cette chambre, le 6 mars 1943, Guy voit la Gestapo débarquer. Dénoncé, son père est arrêté : *« Ils l'ont interrogé, ils n'ont rien trouvé de spécial, il est rentré. Ce jour-là, il y avait justement une génisse pendue au sous-sol. Mon oncle est venu et, vite fait, il l'a découpée à la hache, distribuée et il a vite nettoyé les traces. »* La guerre se termine : *« Le jour de la capitulation, le 8 mai 1945, je me souviens du tambour, qui n'a pas pu finir sa tournée : tout le monde lui payait à boire. »*

4 ~ LE DÉVELOPPEMENT

Introduction

En 1926, il existait à Beaumont 533 maisons qui abritaient 723 ménages. La plupart des édifices s'élevaient dans le bourg et son immédiate périphérie, ainsi que dans le secteur nord au contact de Clermont-Ferrand. En 2007, la commune comptait 5 748 logements dont 2 792 maisons individuelles et 2 891 appartements. Presque tout le territoire beaumontois est désormais urbanisé.

Depuis le début des années 1920 et la mise en évidence du caractère suburbain de Beaumont, les municipalités successives ont cherché à faciliter l'essor de la commune. Les besoins étaient aussi importants que les ressources financières étaient limitées. La construction de nombreux équipements s'imposait : la voirie, les réseaux d'eau potable*, d'assainissement, électrique, téléphonique, sans oublier les bâtiments publics tels que les écoles. Il fallait tenter d'orienter le développement. L'instauration des outils réglementaires nécessaires à cette planification fut pourtant longue et difficile. Elle donna lieu à une succession d'études** dans l'élaboration desquelles intervinrent les élus locaux, les services de l'État, les urbanistes, les promoteurs immobiliers et les habitants. Jusqu'en 1978, date de l'approbation d'un *Plan d'occupation des sols* de Beaumont, ces documents accompagnèrent plus qu'ils ne dirigèrent l'aménagement global de la commune.

La première tentative date de 1938 : l'ingénieur du service vicinal Renard et le géomètre Raymond Danger conçurent un *Plan d'extension et d'embellissement* de Beaumont. Approuvé en 1939 au niveau local, le projet fut rejeté par une commission nationale qui le jugea trop rudimentaire. Il n'entra finalement

pas en application. Dans le cas contraire, le pittoresque du bourg aurait beaucoup souffert ! Les alignements de rues imposés détruisaient de nombreuses façades, et le dégagement prévu des abords de l'église Saint-Pierre anéantissait une partie de l'ancien couvent. Pourtant, en 1926-1927, avec la protection au titre des Monuments historiques des deux églises et de quelques-uns des vestiges du cloître de l'abbaye, un changement de vision s'était manifesté : des éléments architecturaux du vieux Beaumont devenaient dignes d'un nouvel intérêt patrimonial.

Si plusieurs immeubles en ruine furent démolis dès l'Entre-deux-guerres, si l'on constata dès les années 1960 la dégradation du village, il fallut attendre la fin des années 1970 pour que des actions soient entreprises. La restauration des deux églises se déroula de 1976 à 1994, mais à l'est du bourg le manoir du *Petit Allagnat* fut rasé en 1977. Un *Plan de référence* (1978-1982) préconisa de rénover des immeubles et des espaces publics dans le centre. Une *Opération programmée d'amélioration de l'habitat* transformée en *Programme d'intérêt général* déboucha sur la remise à neuf d'appartements dans une petite partie de l'abbaye (place Foch) et sur l'aménagement des rues principales. Cela toutefois n'enraya pas la dévitalisation du bourg. Les indispensables opérations d'ensemble étaient soumises à la maîtrise foncière d'îlots entiers. Ainsi, après des années d'exercice du droit de préemption, la commune a pu commencer en 2008 la réhabilitation du quartier Del-Pla (partie nord du bourg). Les logements recomposés abriteront bientôt de nouveaux habitants.

Dès les années 1920 se produisit un changement d'échelle. L'essor urbain exigeait de se rapprocher des communes moyennes pour trouver des solutions aux problèmes communs. Fondé en 1937, le *Syndicat intercommunal d'alimentation en eau*

* Voir la brochure *Les mémoires de l'eau, Beaumont, Hydrogéologie, hydrologie et hydraulique*, 2009.

** Voir le dernier chapitre de la brochure *Du village à la ville, Beaumont, Histoire et patrimoine*, 2004.

potable de Beaumont - Ceyrat fut la première organisation qui solidarisa Beaumont à l'une des municipalités voisines. Après la Seconde guerre mondiale, l'intercommunalité s'appliqua à de nombreux domaines (assainissement, transports, ordures ménagères, etc.). Depuis la création de *Clermont Communauté* (1999), elle a considérablement étendu son champ d'action.

En 1948, décision fut prise d'implanter le Centre hospitalier régional sur le plateau Saint-Jacques. Pour la première fois, un équipement extra-communal occupa une partie du territoire de Beaumont. Pour la première fois également, une vague d'expropriations toucha des petits propriétaires terriens beaumontois. Ce secteur nord-est et sud-est de la commune se prêtait aux grandes opérations car, couvert de vignes et de champs, il était presque vierge de toute construction. Toutefois, son aménagement global ne commença qu'en 1977, après bien des vicissitudes qui entraînèrent un long gel des terrains.

Le projet « Grand Beaumont », lancé lors du conseil municipal du 23 juin 1962, avait l'ambition de créer une ville nouvelle de 35 000 à 40 000 habitants. Étudié dans le cadre d'une ZUP (Zone à urbaniser par priorité), il prévoyait notamment l'urbanisation d'une partie du plateau du Masage et d'une enclave au sud-ouest du bourg, un lotissement, la création d'une zone industrielle, la rénovation du centre ancien et divers équipements (base de plein air, lycée, collège, etc.). Le chiffre de population prévu n'avait rien d'extravagant au regard de la poussée démographique. L'ampleur du programme reflétait bien le dynamisme de la période des « Trente glorieuses ». Une première phase comprenant la construction de 2 000 logements fut approuvée, mais la majorité municipale changea aux élections de mars 1971. Quelle ville voulait-on, et pour quelles catégories sociales ? Une concentration de tours ou des maisons individuelles ? Des locataires d'habitations à loyer modéré ou des propriétaires ? Des solutions intermédiaires étaient-elles possibles ? Les Beaumontois avaient sous les yeux les bâtiments de la copropriété du Grand Champ. Construits de 1967 à 1971, ils pouvaient être perçus comme représentatifs des « grands ensembles » si critiqués. Leurs volumes strictement parallélépipédiques contrastaient durement avec l'architecture traditionnelle du vieux bourg.

Finalement, l'aménagement du plateau du Masage s'orienta vers un urbanisme mixte : parc, commerces, équipements scolaires et sportifs, immeubles petits et moyens. Mais une grande

place fut accordée aux lotissements. Le caractère résidentiel de Beaumont s'en trouva renforcé. L'accession à la maison individuelle reste aujourd'hui encore l'objectif de la plupart des ménages. Dans le paysage urbain de Beaumont, ce type d'habitat domine largement. Parce qu'ils répondaient à une forte demande, parce qu'ils relevaient de structures légales plus souples (associations foncières urbaines, entreprises immobilières), depuis 1930 plus de 150 lotissements petits et grands ont été réalisés sur la commune.

Parmi les nombreux problèmes soulevés par le rapide développement de Beaumont se posa (et se pose encore) celui de la sociabilité. Quels liens communautaires pouvait-il exister au sein d'un pareil brassage de population ? Les associations apportaient une partie de la réponse. Les premières organisations beaumontaises de ce type furent les sociétés de musique et celles regroupant les anciens combattants. Puis naquirent les ententes sportives, en 1928 *Le Réveil Beaumontois*, en 1933 *L'Amicale sportive beaumontoise*. À la suite des changements socio-culturels des années 1970, une plus grande diversité s'instaura, avec par exemple le groupe folklorique *Flor do minho*, le club du 3^e âge, les Majorettes de Beaumont ou *Lecture pour tous*. La municipalité tenta de favoriser l'animation culturelle en soutenant par exemple le *Groupe art, théâtre et culture* (GATEC). Cette préoccupation s'était manifestée pour la première fois dans l'Entre-deux-guerres. En 1936, les élus prévoyaient une salle des fêtes dans le nouvel hôtel de ville qu'ils souhaitaient construire. Dans le même esprit, un projet de foyer culturel sur le Grand Champ fut conçu de 1960 à 1968. Il échoua en raison d'un réalignement du terrain d'implantation prévu (à l'angle de l'avenue Leclerc et de la rue de l'hôtel de ville). Finalement, après avoir loué les salles de l'ancien café *Les Tilleuls* et du cinéma désaffecté, la municipalité fit bâtir derrière la mairie une salle des fêtes (1974-1976). Depuis 2003, la Maison des Beaumontois – avec notamment sa médiathèque – propose des espaces et des équipements mieux adaptés aux besoins contemporains.

Administrés et élus tentent ainsi d'améliorer au fil du temps la vie de leurs concitoyens. Tous ont en tête une crainte, exprimée depuis plusieurs décennies : celle de voir Beaumont devenir une banlieue sans identité, sans homogénéité. En ce début du XXI^e siècle, les enjeux restent donc nombreux, à l'échelle de la localité et de l'agglomération.

LE DÉVELOPPEMENT

Quand la ville s'étend

« Tu verras, ici, un jour ça sera en ville ! »

René Bourdassol

La fin du (premier) tramway

René Bourdassol avait six ans quand son père, en tant que mutilé de la première guerre mondiale, fut nommé gérant du café-tabac de la place Nationale. C'était en 1931. Tout comme sa femme, M. Bourdassol père était originaire de Saint-Ours-les-Roches. En 1951, René se marie avec une Durtoloise et s'installe en contrebas du bourg, rue Gambetta, dans la maison que son père vient de faire construire par l'entrepreneur Baconnet. Ils auront deux enfants, un garçon né en 1956, ingénieur chez Renault à Paris, et une fille née en 1961, aide-soignante et habitante du même quartier de Beaumont. L'année 1956, René se la rappelle bien parce que l'hiver avait été terrible : le tramway, qui allait s'arrêter définitivement peu de temps après, ne circulait pas, et il fallait descendre à Clermont à pied, avec des chaussures équipées de plaquettes de bois pour ne pas glisser sur la neige...

Ses moments de loisir, René les occupait au jardin, rue Gambetta ou dans leur bout de terrain près de l'Artière. Il était aussi très actif à l'Amicale laïque : il y pratiqua l'aéromodélisme en compagnie de son fils, et il animait le stand de tir, juste en face de la mairie. Ni lui ni sa femme n'avaient vraiment le goût de danser, malgré les trois dancings très fréquentés à l'époque : chez Célerier, place Croix-Neuve, chez Charmeil et chez Pachon. Sans compter l'Estancia, plutôt pour les anciens mais où il s'arrêtait parfois pour boire un coup avec son beau-père, et où un musicien avait l'habitude de jouer de l'accordéon en s'accompagnant avec des percussions actionnées avec ses pieds. Et puis,

de temps en temps, une petite soirée au Globe, le cinéma de Beaumont... Des souvenirs, René Bourdassol pourrait en raconter pendant des heures. Il lui suffit de quelques noms, ceux des anciens maires de Beaumont par exemple, pour qu'une nouvelle page s'ouvre...



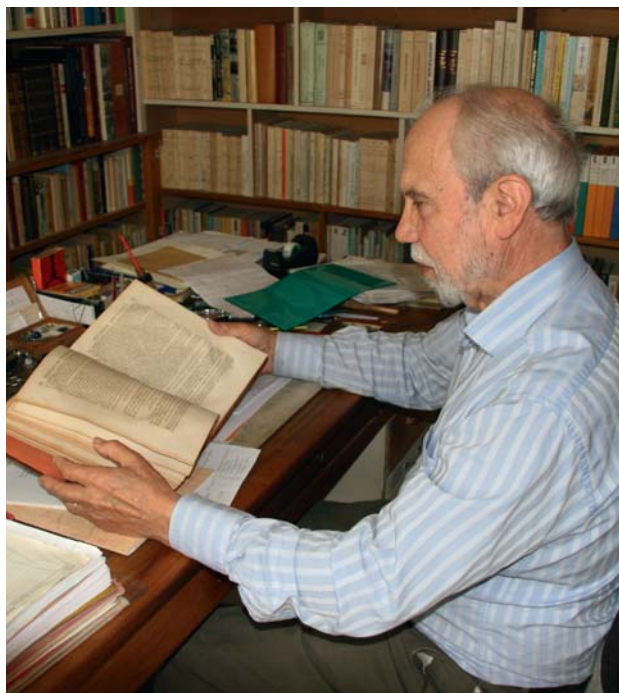
Albert Villeneuve

Un inventaire beaumontois

Albert Villeneuve, 81 ans, natif de l'Allier, habite Beaumont depuis 1959. « *Quand je suis arrivé, il y avait 3 000 habitants, il y en a 11 000 maintenant.* » Albert Villeneuve a suivi toute cette évolution, et même bien davantage, car il est remonté dans le temps...

Sensibilisé par son origine paysanne et sa profession d'employé aux contributions directes, il s'est passionné pour l'évolution de la commune et a réalisé un important travail de recueil de données qu'il a accompagné de cartes : occupation du sol (vigne, prés, cerisaies, champs...), urbanisation (de 1831, date de l'établissement du premier cadastre, à la révision de 1963), emplacement des éléments remarquables (belles maisons, tonnes de vigne, routoirs pour le chanvre, moulins, buanderies, carrières). Il s'est notamment passionné pour les tonnes de vignes, qu'il a toutes recensées et dont il a suivi les propriétaires et le devenir.

Il a découvert, entre autres, qu'en 1831 il y avait 6 hectares de « sols » (c'est-à-dire de constructions), 54 en 1963 et 208 en 2002, surface



qui s'est encore accrue depuis, avec les quartiers de La Mourette et Le Champ Madame ; que sur les 400 hectares de surface de Beaumont, 260 étaient plantés en vigne en 1831, qu'il n'en restait plus que 213 en 1913 après le phylloxéra – et 2 à 3 hectares aujourd'hui... « *Quand j'habitais rue de la Garde, je voyais passer les plateaux chargés de bacholes, les vendanges duraient une quinzaine de jours. L'alambic était installé place d'Armes.* » Albert Villeneuve connaît aussi bien les stades de la production de vin et d'eau-de-vie que le fonctionnement de l'alambic. Avec la même précision, même s'il ne l'a pas connue à Beaumont où elle a disparu depuis 1900, il peut expliquer la place de la culture du chanvre en Auvergne et le processus de fabrication du fil, dont témoignaient voilà encore peu de temps les « routoirs », terme auvergnat pour « rouissoirs », sorte de bassins où l'on mettait le chanvre à tremper avant d'en exploiter les fibres. Il n'y a plus de routoirs à Beaumont, mais Albert se souvient des derniers exemplaires, vers le petit Ronat, au bord de l'Artière, disparus avec la construction d'une grande surface et des bassins d'orage. Une maillerie à chanvre a fonctionné là, en aval du moulin des Dames ; ses derniers vestiges furent détruits lors de la création du bassin d'orage aval.

Marie-Pierre Souchal

La vigne s'efface, place à la ville...

Enfant dans les années cinquante, Marie-Pierre Souchal habite Ambert et vient à Beaumont pendant les vacances, chez sa grand-mère : « *Je me souviens des vendanges, notamment le piétinement des hommes sur le raisin, avec leurs pantalons retroussés. À la fin, on lavait les cuves, ça coulait dans la rue.* » Adolescente, lycéenne puis étudiante à Clermont, elle habite chez sa grand-mère avec sa sœur cadette : « *Tous les noms de quartiers d'aujourd'hui évoquent pour moi des propriétés de mes arrière-grands-parents : la Mourette, les Collonges, ça évoque des cerises. Au Masage, j'ai fait toutes mes révisions d'étudiante en droit, au pied du puy de Dôme et sous un cerisier. À la place du CHU, à la Garde, on dominait Clermont. Là, mes arrière-grands-parents avaient une vigne.* »

Avant la première guerre mondiale, la rue du 11 novembre, où se situe sa maison, était encore la rue des Granges : « *De nombreux habitants vivaient dans l'ancienne abbaye, et ils avaient des dépendances. Cette maison a d'abord été deux immenses granges. Vers 1880, quand mes arrière-grands-parents se sont mariés, c'est devenu une habitation au*

1er étage, et en bas deux caves et un cuvage. » Dans ce dernier, des souvenirs : « *Notre grand plaisir, c'était de grimper dans la remorque Michelin. Notre grand-mère la ramenait du Masage garnie d'asperges, d'abricots, de cerises...* » La remorque est encore là, ainsi que des objets anciens en quantité, de quoi meubler un musée : cruches, chaînes pour nettoyer les tonneaux, poinçon pour fendre en trois les brins d'osier destinés à attacher la vigne, taste-vin, monte-charge à manivelle que le grand-père de Marie-Pierre utilisait pour sortir les fromages, car il était affineur et vendait en gros.

Marie-Pierre poursuit la visite : « *Il y avait un grenier. Une partie, un peu protégée, servait pour les saisonniers lors des vendanges, et dans l'autre, plus grande, il y avait des grands grillages sur lesquels le raisin séchait, ainsi que des haricots, des fruits.* » Elle tient dans ses mains un petit tableau de 1914 qui représente le Beaumont rural des vignes, des champs, l'Artière, le Montrognon : « *Je me souviens de Beaumont comme ça. Entre 1914 et 1950, ça n'avait pratiquement pas bougé.* »

Mais à partir de 1950, Beaumont s'urbanise et la viticulture s'efface peu à peu de son paysage : « *Il y a eu des procédures administratives très longues, des expropriations, et pratiquement tout le patrimoine de mes grands-parents a disparu. La transition a duré une quinzaine d'années ; on savait que la vigne, c'était foutu, on attendait que la procédure aboutisse. Ça a été une coupure, et ma grand-mère l'a très mal vécue. Toutes ces expropriations se sont faites sur le dos d'un certain nombre de familles : si vous tombiez mal, c'était tant pis pour vous.* »



Roger Faydit

Un village devenu ville

Originaire de Saint-Jean des Ollières, le père de Roger Faydit avait acquis en 1957 la maison où ce dernier vient habiter en 1970. Embauché en 1972 comme maçon au sein des services techniques de la ville, il intègre simultanément le corps des sapeurs-pompiers : voilà un double poste d'observation des constructions et destructions qui vont façonner la ville...

En effet, les services municipaux réalisaient notamment tous les alignements de voirie et les murs de clôture, suivant ainsi au quotidien la croissance de Beaumont : « *Quand je suis arrivé, il restait deux ou trois vigneron, et l'on venait de finir la salle de basket au stade. C'était un village, c'est devenu une ville* » explique Roger Faydit, « *le changement n'est pas tant une question de taille que de mentalité. Il y avait beaucoup plus de petits commerces.* » Très polyvalent, le personnel municipal réalise aussi bien le ramassage des poubelles que le goudronnage ou les branchements d'eau, etc. « *Le premier lotissement, c'était à la Châtaigneraie, puis les autres ont suivi : le Masage, etc. On faisait aussi tout ce que les entreprises ne voulaient pas faire, par exemple le tunnel des joueurs, au stade...* »

Le sapeur Faydit se rappelle « l'explosion du Petit Nice, en 1973 ou 1974, et puis celle de la résidence Sandrine, à côté du Grand Champ : en 1975 ou 1976 ? » Surtout, la complémentarité pompiers - services techniques, favorisée par des horaires adaptés, permet de « baigner » dans un monde associatif qui, à ses yeux, n'est plus ce qu'il était en termes de bénévolat : « Les gens participaient beaucoup plus ; par exemple, pour Pâques, le comité des fêtes ouvrait des granges deux mois à l'avance, afin que chaque association prépare son char. Les gens venaient en nombre pour y travailler le soir, et nous, « de la ville », on donnait un coup de main, bien sûr... » Aujourd'hui retraité, Roger Faydit pratique toujours le coup de main, mais du côté des jardins beaumontois : « J'en ai pris un dans une zone de bon terrain, avec de l'eau. Entre jardiniers, on se connaît tous. Et l'on voit tous les jours des gens qui en demandent, surtout des jeunes. »

Pierre Four

Une histoire de « Castor »

« J'ai passé le brevet à 15 ans, à Maringues, et puis je suis allé au boulot » : Pierre Four commence par travailler sur la petite exploitation familiale, à Saint-Laure, puis entre chez Michelin après son service militaire. En 1957, marié et père de cinq enfants, il habite à Luzillat : « Ça me faisait 60 km de vélo tous les jours. » Il fait partie des ouvriers repérés par la maîtrise de l'entreprise pour acquérir sa maison en participant à sa construction : il accepte, et en attendant on lui accorde une cité à la Plaine. Il sera le propriétaire de l'une des dernières parmi les centaines de maisons « castors » construites dans l'agglomération clermontoise pendant les années 1950.

« C'était Michelin qui menait ça. Ils avaient acheté les terrains, ils les ont partagés, nous les ont revendus, on ne s'est occupé de rien de ce qui était administratif, on a été signer la vente, on a fait le travail, c'est tout. On faisait quatre heures sur le chantier le soir et huit heures le dimanche. Tout était organisé en fonction des horaires de l'usine. » Quatre ouvriers professionnels, un contremaître et deux chefs d'équipe dirigent les travaux et interviennent quand c'est nécessaire : « Pour les fondations, tout le monde participait, les chefs d'équipe vérifiaient et on coulait le béton. Après, il y avait un maçon professionnel et trois ou quatre gars qui l'aidaient. » Une quarantaine de maisons ont été ainsi construites rue des Prés-Hauts et sur l'avenue du Stade, en deux tranches. La maison de Pierre Four appartenait à la deuxième, et la famille s'installe au n° 12 en 1959. C'est là que naîtra leur sixième enfant.



« Je ne peux pas dire si je me suis plu à Beaumont, parce que je n'étais jamais là, je faisais des heures supplémentaires, et puis le samedi et le dimanche, le jardin. » Dans la rue, chaque maison en a un, dont la taille est fonction de celle de la famille. « Mon voisin avait neuf enfants, on lui a attribué la maison avec 900 m² ; d'autres étaient plus petits, 250, 300 m². C'était Michelin qui décidait. » Chacun cultive ses légumes, et certains comme Pierre louent ailleurs des terrains en complément.

Didier Pialoux

Goudronnage et scoubidous...

En 1938, M. Pialoux père, fonctionnaire des impôts et fils d'un ancien vigneron issoirien, achète avec son épouse une maison au bout de la « coursière de Ceyrat » – l'actuelle avenue du stade et son prolongement par un chemin vers Ceyrat. La famille s'y installe en 1953, à la faveur de la mutation du père à Beaumont ; Didier a alors deux ans. « C'était la dernière maison au bout de la coursière, à l'angle de la rue des Collonges. Avec mon frère, on se sentait vraiment à la campagne, au milieu des cerisiers ; il y avait un souterrain à 50 m, sous la butte. J'ai le souvenir de Beaumont comme d'un village vigneron, avec des

odeurs de vin et de bacholes en octobre, surtout autour de l'église, même s'il n'y avait pas ici de « gros » vigneron comme à Aubière. »

Vers 1957-1958, arrivent les « Castors » : des employés Michelin sont aidés par la manufacture pour construire leur habitation, à condition de s'entraider eux-mêmes sur les chantiers. Castor : le mot désigne à la fois l'habitation et l'habitant. « Ils ont tout bouleversé, ça a été une animation formidable, tous ces jeunes couples avec des enfants. Ça a donné l'idée à M. Morel, notre plus proche voisin, d'ouvrir une épicerie dans son rez-de-chaussée : ça a marché du feu de Dieu ! Deux ou trois couples de gérants s'y sont succédé, jusqu'aux Rousseau qui l'ont déplacée juste en face ; les Souchal ont repris vers 1970. »

« Dans l'esprit des Castors, Michelin leur était indispensable, et réciproquement : il y avait peu de fantaisie ! Mon père était aussi assez « collet monté ». Mais les Castors n'étaient pas un milieu totalement homogène, et l'on a fini par cohabiter de façon très apaisée. » Pour Didier et les autres, la grande affaire c'est le goudronnage (merci Michelin !) d'une avenue à côté de la coursière : « On se fabriquait des carrioles à roulettes pour aller sur ce beau goudron... Par la rue des Prés hauts, la boucle faisait 600 mètres : c'était « le tour des Castors » », et ce fut longtemps l'unité de mesure préférée du futur prof de physique...

Autre bénéfice secondaire des chantiers Castors pour les jeunes Pialoux, la récup de chutes de fil électrique : « On le frottait pour le chauffer et séparer le cuivre, qu'on jetait pour garder la gaine – aujourd'hui on ferait le contraire ! Et on alimentait la cour de l'école en matériau pour

scoubidou, c'était la mode ! » Parti en 1969 pour revenir à Beaumont dans les années 1980, Didier Pialoux éprouve alors « deux chocs, deux surprises en découvrant le Centre Jaude, à Clermont, et l'urbanisation du secteur Masage-Boisbeaumont. Mais à la place d'un bourg animé, où la rue Nationale ne comptait que des boutiques, j'ai retrouvé une ville-dortoir, avec un centre totalement abandonné. Aujourd'hui on souffre encore d'un manque de commerces de proximité dans le centre, mais il y a quelques îlots qui se sont constitués, comme au Pourliat. »

Serge Dabrigeon

Innovation et service aux familles

Casimir Dabrigeon, dit Milou, le père de Serge, arrive à Beaumont en 1932, à l'âge de 16 ans. Il s'installe plus tard comme paysan aux Chauffours, acquiert quelques granges et construit un peu, « mais il n'a jamais été un gros propriétaire. Avec son tombereau, il a fait aussi le ramassage des poubelles, avant de fournir, juste après la guerre, le « moteur » du corbillard municipal : son cheval ! »

Né en 1951, Serge se souvient du cheval comme de la ferme, et pour cause : quittant l'école à 16 ans, il travaille illico avec son père. « Pour lui, le service funéraire n'était qu'un appoint ; mais l'agriculture, moi ça ne m'allait pas : on ne gagnait rien, jamais de vacances... Et ce n'était pas facile à vivre d'être les derniers paysans de Beaumont ! » Serge s'intéresse, se renseigne de tous côtés sur l'activité funéraire, qui fait alors l'objet d'un monopole. « Le cercueil à quatre poignées, le corbillard, les porteurs et le travail de cimetière : le monopole portait là-dessus. Les communes pouvaient l'exercer elles-mêmes, en régie municipale – essentiellement dans quelques grandes villes –, ou bien laisser les choses entièrement libres – comme la plupart des communes rurales – ou encore le confier à un concessionnaire. » À l'époque, Beaumont est « libre », mais toutes ses voisines sont en concession. « Ce système couvrait beaucoup d'abus à l'égard des « petits » qui s'installaient... et ça m'a sans doute motivé ! » De fait, ces « petits » se trouvent en situation de sous-traitance forcée : même s'ils offrent d'autres prestations, ils doivent passer par le concessionnaire pour les prestations « de base ».

Pour se lancer, Serge innove : il investit dans une 403 Peugeot – « bleu marine ! » – et quadrille les communes d'Auvergne pour proposer aux menuisiers une nouveauté : le cercueil de fabrication industrielle. « Pour eux, c'était un produit « plus facile », et ça a tout de suite marché ; ma marge était réduite mais ça m'a fourni un fond d'acti-





« vité. Ce qui m'intéressait vraiment, c'était de développer le service rendu aux familles. C'est bien plus gratifiant, autant humainement que matériellement. » Un service qui s'étoffe progressivement, notamment avec l'accomplissement des démarches administratives pour le compte des familles. Installée au Champ Madame, l'entreprise y occupe aujourd'hui 1 500 m² flambant neufs, en face des anciens locaux. Ses différentes entités emploient une centaine de personnes en Auvergne, dont 40 à Beaumont.

Adeline et Jean-Christophe Brustel

Vie de quartier en bord d'Artière

En 1998, cherchant à acheter une maison dans Beaumont, Adeline et Jean-Christophe Brustel lorgnent vers les bords de l'Artière, en contrebas de l'avenue du Mont-Dore. Malgré un budget de jeune ménage qui termine ses études, la chance leur sourit rue Debussy : *« La dame de l'agence immobilière l'avait depuis le matin même : on a visité, on a pris. »* Natifs du Puy-en-Velay, Adeline et Jean-Christophe sont venus étudier à Clermont en 1993 ; pour sa proximité avec les facs, la ville et la campagne, ils avaient loué un appartement à Boisbeaumont. *« Dans le quartier de La Mourette, avant le rond-point du Pourliat, on allait se promener dans les herbes folles ; à la place de la quatre-voies, il y avait des champs. On voyait les travaux avancer, c'était marrant. »* Une fois infirmier anesthésiste (lui) et prof de maths (elle), ils sont attachés à Beaumont et s'y installent.

« Dans notre lotissement, les gens qu'on connaît sont tous arrivés en même temps », expliquent-ils, et une vraie vie de quartier s'est développée autour du « club Debussy », informel mais efficace. Adeline et Jean-Christophe ont à cœur de participer à toutes les initiatives qui créent du lien dans leur quartier, et même au-delà. Jean-Christophe fait partie du conseil consultatif des citoyens sur la nouvelle architecture du cœur de ville : *« Nous sommes une trentaine de Beaumontois, de toutes origines sociales, de tous âges. Nous nous réunissons avant que le projet soit ficelé pour donner notre avis de citoyens. »*

Épilogue

2010 : paroles de nouveaux Beaumontois...

« *Ici, c'est mieux qu'en ville* » : à l'issue de ce siècle qui a vu le bourg villageois devenir la septième commune du Puy-de-Dôme, les mots qui concluent cet ouvrage résumant assez bien les atouts de Beaumont : un environnement naturel d'une qualité surprenante, une vie sociale qui a su garder une dimension humaine, et en même temps une proximité de tous les services et commerces...

Jean-Pierre Battut, 34 ans, est venu de Clermont à Beaumont « *pour changer* », après avoir acheté une petite maison ancienne où il fait lui-même quelques travaux. Autrefois étudiant à Romagnat, il connaissait Beaumont dont il apprécie « *la façon dont elle s'est développée, pas de manière anarchique. C'est grand tout en étant petit, la campagne n'est pas loin, Clermont est à côté, c'est pratique.* »

Martine et Benoît Lucas cherchaient à louer une maison avec des dépendances, nécessaires pour le démarrage de Benoît dans sa nouvelle profession de « *multiservices à domicile* ». « *On a trouvé à un prix correct, et elle ne nécessite pas de travaux : l'installation a été facile* » explique Martine. « *Et puis on aime Beaumont, sa proximité avec Clermont, où je vais en bus et tram pour mon travail. On a un beau jardin, on va jardiner. On a adopté un chien à la SPA et on le promène à la Châtaigneraie !* »

Catherine Smadja et François Hybry : elle est aide-soignante à l'Hôtel-Dieu, lui, ancien archer de l'équipe de France de tir olympique, est commercial en matériel d'archerie. Ils habitent Beaumont depuis juin 2009. « *On cherchait, sur Chamalières, Clermont ou Beaumont, un grand appartement pour une famille* » explique Catherine : ils ont acheté à Boisbeaumont. « *On est bien ici, c'est pratique pour aller à l'Hôtel-Dieu, il y a des espaces verts et les trottoirs ont une bonne largeur, pour qui circule beaucoup à pied !* »

Anne-Marie Raynal a choisi Beaumont « *par concours de circonstance...* » Désireuse d'acquérir son logement, elle voulait absolument qu'il soit situé dans un environnement très calme, et en même temps assez proche de son travail, au CHU... « *Et finalement, on habite toujours du côté de là où on vient, ça a dû m'influencer quand je me*

suis posée » là » explique-t-elle en riant : native de Rodez, l'idée d'habiter à nouveau sur un plateau, dans le quartier de la Mourette, a emporté sa décision. « *Quand j'étais à Clermont, je trouvais Beaumont très vert ; c'est de moins en moins le cas, mais je suis bien contente de profiter de cet environnement naturel – on sait que ça coûte cher ! Il m'arrive de partir au travail à pied le matin : c'est un régal, on a de l'espace, on n'étouffe pas... Le paysage est ouvert, c'est très plaisant.* »

Bernard Marandon et son épouse vivaient précédemment dans leur maison de Chavaroux, dans la plaine de Limagne, où ils ont élevé leurs quatre enfants. « *Aujourd'hui ils sont installés, la maison était grande... Je ne voulais plus m'occuper de rosiers et d'une piscine, donc on a réduit la voilure...* » Aujourd'hui, Bernard consacre son temps à la lecture, joue de la guitare, pêche la truite ou marche. « *Je ne m'ennuie jamais.* » Il est arrivé à Beaumont par hasard, « *j'ai été enchanté par ce cadre de verdure. J'ai un appartement de 92 m², et devant ma fenêtre, j'ai le terrain de rugby sous les yeux. Auparavant, je faisais quarante kilomètres pour aller à la FNAC, maintenant je fais quarante minutes de marche. J'aime le vieux Beaumont, j'y ai entraîné dans tous les sens. Je ne regrette ni la Limagne, ni ma maison.* »

Marcel Remery et Joëlle Vivier, originaires de Picardie, ont vécu sept ans au Mont-Dore puis à Pontaumur, mais ont voulu « *changer d'univers* » et se rapprocher de l'agglomération : les professions et services de santé nécessaires à Marcel y sont plus accessibles. C'est le hasard qui les a conduits à Beaumont, où se trouvait le premier appartement qui leur a été proposé, allée du Parc dans le quartier du Masage. Ils ne connaissaient donc pas la commune mais l'ont tout de suite trouvée accueillante : « *Les gens respectent bien les choses par rapport aux personnes handicapées.* »

Jeanine Marol, retraitée, vit à la Mourette après avoir dû quitter le logement dont elle était propriétaire rue des Jacobins, à Clermont-Ferrand. Expropriée, elle a bénéficié d'un relogement par un bailleur social. « *Finalement, dit-elle, je ne regrette pas.* » Elle se plaît dans son F3 entouré d'espaces verts, fait ses courses à pied. « *J'aime les promenades, ici, c'est mieux qu'en ville.* »

Remerciements

La municipalité tient à remercier ici les quarante et une personnes qui ont accepté de « jouer le jeu » de l'interview : Jean-Pierre BATTUT, Lucie et Henri BOUCHET, Liliane BÉLAIR, Étienne BOIGE, René BOURDASSOL, Adeline et Jean-Christophe BRUSTEL, Thérèse CARRARO, Jacques COURAGEOT, Guy DABRIGEON, Serge DABRIGEON, Cedomir DJORDJEVIC, Paul DUBOIS (dit Jean), Roger FAYDIT, Josette et José FERNANDEZ, Pierre FOUR, Nicole FOURNIAL, Lucie GATT, Maria et Juan GONZALEZ, René GRAVIÈRE, François HYBRY, Jean IMBAUD, Martine et Benoît LUCAS, Bernard MARANDON, Jeanine MAROL, Jacques MARQUES (dit Jacky), Madeleine et Mario MELIS, André MESTRE, Didier PIALOUX, Anne-Marie RAYNAL, Marcel REMERY, Catherine SMADJA, Marie-Pierre SOUCHAL, Albert VILLENEUVE, Bachir VINCENT, Joëlle VIVIER.

Elle remercie également tous les membres bénévoles du comité de pilotage qui ont guidé et supervisé ce travail depuis le choix des thèmes à aborder lors des entretiens jusqu'aux multiples relectures du présent ouvrage.

Sources des introductions historiques

Archives municipales de Beaumont : Bulletins municipaux de Beaumont ; Registres des délibérations du conseil municipal ; Registres de l'état civil ; Notes manuscrites d'Antoine Bonjean ; 1 W 1 ; 1 W 2 ; 1 W 7 ; 1 W 8 ; 12 W 54 ; 12 W 55 ; 12 W 81 ; 12 W 82 ; 13 W 71 à 73 ; 13 W 108 ; 13 W 123 ; 13 W 128 ; 13 W 129 ; 14 W 10 à 12 ; 14 W 41 à 46 ; 14 W 253 à 257 ; 15 W 22 ; 15 W 23 ; 15 W 24 ; 15 W 25 ; 15 W 33 ; 15 W 60 ; 15 W 85.

Archives départementales du Puy-de-Dôme : 900 W 12.

Divers : *Le Moniteur du Puy-de-Dôme*, 5 avril 1893, 27 mars 1894, 15 et 16 avril 1895 ; *Annuaire du Centre*, 1925-1965 ; Notes manuscrites d'Albert Villeneuve ; Notes manuscrites d'Eugène Martres.

Dans la même collection

Christophe LAURENT, *Du village à la ville, Beaumont, Histoire et patrimoine*, septembre 2004, 28 p.

Fabrice TOURETTE et Christophe LAURENT, *L'abbaye Saint-Pierre de Beaumont, Une communauté de religieuses bénédictines du Moyen Âge à 1792*, juin 2006, 24 p.

Régis NARDOUX (photographies), Rafaëlle NORMAND (textes), *Le Chemin Vert, Beaumont, Un regard singulier*, mars 2007, 24 p.

Christophe LAURENT et Jean-Pierre COUTURIÉ, Jean-Marcel MOREL, Pierre VINCENT, *Les mémoires de l'eau, Beaumont, Hydrogéologie, hydrologie et hydraulique*, mai 2009, 28 p.

Un siècle en paroles.
Beaumont (Puy-de-Dôme), souvenirs d'habitants, 1910-2010

« Nés natifs » de Beaumont ou d'à côté, émigrés de l'exode rural auvergnat ou de pays plus lointains, seize femmes et vingt-cinq hommes livrent ici un siècle de souvenirs au fil de quatre chapitres : le village, son peuplement, la seconde guerre mondiale et le développement urbain.



Un siècle en paroles. Beaumont (Puy-de-Dôme), souvenirs d'habitants, 1910-2010

Textes introductifs de Christophe LAURENT

Recueil des témoignages et écriture : Corinne DUPASQUIER, Denis COUDERC, Thierry CURREN et Christophe GRAND (agence PAR ÉCRIT)

Photographies : André MEY et Jacques ROBERT - Maquette : MATIÈRE GRISE - Impression : Imprimerie des Dômes

Édition, diffusion, renseignements :

Mairie de Beaumont, rue de l'Hôtel-de-Ville, 63110 Beaumont, France

04 73 28 88 00 - www.beaumont63.fr - service-communication@beaumont63.fr

Dépôt légal novembre 2010 - Tirage 5 000 exemplaires - ISBN 2-9522833-5-4

Acte public gratuit de la Commune de Beaumont ; cet ouvrage ne peut être vendu.